Ami du Clergé du 23 mars 1939

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Conférences de Carême. — X. L'amour de Jésus-Christ pour nous *(Vendredi Saint)*, 177.
Sermons pour une Quinzaine pascale. — X. Quatre preuves de la Présence réelle *(Jeudi Saint)*, 182. — XI. La Passion de N.-S. Jésus-Christ, 186.

CONFERENCES DE CAREME

X

L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST POUR NOUS

(Vendredi Saint)

Mes bien chers frères,

Tous les ans, vous entendez à pareil jour le récit de la Passion et de la mort de N.-S. Jésus-Christ, et nous, vos prêtres, nous avons la mission à la fois douce et redoutable de vous les prêcher. Auditeurs ou prédicateurs, nous ne nous penchons jamais sans une émotion renouvelée sur ces pages d'Evangile qui proclament, avec l'éloquence du sang répandu, l'amour illimité de Jésus pour nous, ce que j'appelle l'amour véritable. Plaise à Dieu que le souvenir et l'évocation de cet amour mis en croix pour nous sauver, nous rappelle nos fautes personnelles, nos promesses mal tenues, notre vie chrétienne incomplète et inconstante !

Avec les années, il est vrai, les perspectives du drame divin varient pour nous, non pas, certes, qu'elles s'effacent jamais, mais parce que la vie, en nous révélant chaque jour les aspects variés de la souffrance, nous fournit à nous-mêmes, dans nos corps exténués et meurtris, dans notre amour-propre mortifié et foulé aux pieds, dans notre cœur déchiré, des points de contact plus intimes et plus directs avec la Passion du Christ.

Quand on est jeune, il semble qu'on soit plus sensible aux manifestations extérieures de la Passion de Jésus, aux vibrations douloureuses de son corps qui a épuisé toutes les expériences de la souffrance. Plus tard, on s'arrête avec plus d'insistance et, disons-le, d'intelligence, sur les blessures invisibles de son honneur et de son amour-propre, lorsque soi-même on a été aux prises avec l'insulte, la calomnie, le mépris pour ce qu'on a de plus cher. Mais ce n'est qu'à l'âge d'homme qu'on « compatit » en absolue vérité aux meurtrissures profondes de son Cœur lâché et trahi, exilé par l'abandon des siens dans la terre de la haine.

Plus tard aussi, par delà les vedettes les plus célèbres du grand drame, Pilate, Hérode, les Juifs eux-mêmes, on découvre d'autres coupables, les Apôtres, les amis de Jésus, dont il a sans doute souffert davantage dans son Cœur, parce que les amis possèdent en propre le secret de faire souffrir ceux qu'ils aiment, et dans leur troupe fuyante chacun distingue sur l'horizon une silhouette qui se détache plus nettement chaque année, la sienne.

Je voudrais aujourd'hui, m. f., vous aider à la mieux distinguer, cette silhouette que vous connaissez déjà, et dont les péchés entassés depuis l'âge de raison ont accentué les traits, afin de vous donner, ce soir du Vendredi Saint, une conscience plus vive, une contrition plus sincère, des fautes qui ont jalonné votre existence ; afin surtout de vous faire mieux entrevoir l'immense charité du Christ dont on est tenté de redire, après l'apôtre S. Paul, qu'elle est excessive et qu'elle a dépassé les bornes de la sagesse, *propter nimiam caritatem,...* sans doute pour nous mieux convaincre qu'il lui était impossible de nous aimer davantage.

Ce que Jésus a reçu de nous : nos péchés, nos trahisons, nos mépris. *Ce que Jésus nous donne en retour* : son corps ensanglanté pour nous, son Cœur percé pour nous faire mieux comprendre jusqu'à quelle limite il nous a aimés, sa Mère pour nous aimer comme des fils. Telles sont les deux phases de ce drame unique que nous allons revivre ensemble. L'ouvrage de notre vie, chrétienne ou sacerdotale, ne consiste-t-il pas à mieux en étudier chaque jour les péripéties dans notre crucifix, résumé vivant et encore palpitant de la Passion de Jésus ?

Voulez-vous, m. f., qu'avant de suivre notre divin Maître portant sa croix, c'est-à-dire le fardeau lourd de tous nos péchés, nous fassions halte un instant pour saluer l'instrument béni de notre rédemption ? *O crux, ave !*

I. — *Ce que Jésus a reçu de nous : nos péchés, nos trahisons, nos mépris*

Après une vie passée tout entière à les aimer, il semble que Jésus aurait eu droit à l'amour total des Apôtres et des hommes qu'il venait sauver. A la simple lumière des faits nous examinerons, dans cette première partie, ce que Jésus a reçu des hommes, c'est-à-dire de nous : nos péchés dans l'agonie, nos trahisons dans la conduite des Apôtres, nos mépris dans les jugements des hommes, nos frères.

1. Les Apôtres viennent d'être ordonnés prêtres, ils ont fait leur première communion : et quelle première communion, de la main même de Jésus !... Unissons-nous, m. f., à leurs adorations, à leur ferveur. Dans cet instant d'une douceur inconnue, ils ont juré de mourir pour lui et avec lui, s'il le fallait. Ils l'accompagnent maintenant au jardin des Olives, dans le recueillement de leur première action de grâces.

Et voici que Jésus rompt soudain cette intimité, ou plutôt il l'augmente encore, puisqu'il laisse là les Douze et ne prend avec lui que Pierre, Jacques et Jean, les trois colonnes de la future Eglise, les soutiens et les confidents de son Cœur amical. « Mon âme est triste à en mourir, leur dit-il ; restez ici et veillez avec moi. » Jésus a peur de la solitude, et pourtant il la désire, et s'éloigne. Il s'avance dans l'ombre, déjà chancelant, et soudain il devient si faible, en voyant surgir, bondir à sa rencontre, l'encercler, le submerger de toutes parts, la marée hurlante des péchés du monde, de nos péchés, qu'il s'arrête et bientôt s'affale contre terre, tel un chêne déraciné par la tempête.

A ce moment, les ténèbres s'illuminent devant lui [1], faisant un cadre d'ombre à des tableaux éclairés de je ne sais quelles lueurs. Un à un les siècles défilaient, poussant devant eux le troupeau des idolâtries et des incestes, des sacrilèges et des meurtres, tous les forfaits commis depuis la chute du premier homme, et ils étaient salués et acclamés par les hourras des

[1] D'après Huysmans.

mauvais anges !... Jésus regardait, excédé... Puis le tableau changea, faisant passer devant lui les scélératesses de cette Judée qu'il évangélisait. Il vit Caïphe, il vit Pilate, il vit Judas, il vit S. Pierre, il vit les effroyables brutes qui allaient lui cracher au visage... La croix se dressait, sinistre, sur les cieux bouleversés... Jésus se remit debout, mais saisi de vertige il chancela et chercha un bras pour se soutenir, un appui... Il était seul !

Alors il se traîna vers ses disciples et les réveilla, car ils dormaient. Ils le regardèrent ahuris et craintifs, se demandant si c'était bien là le Jésus de la Transfiguration ! Jésus leur reprocha seulement de n'avoir pu veiller une heure avec lui, et il s'en revint agoniser, seul, avec nos péchés.

Voici que de nouveau les tableaux impurs repassent dans les ténèbres. C'est l'avenir qui s'avance : les siècles se succèdent, la terre se transforme, l'homme s'enorgueillit de sa fameuse civilisation qui sème la mort en prétendant apporter le bonheur et la vie. Seuls les hommes ne changent pas ; ils continuent de crucifier leur Sauveur pour apaiser leur soif inextinguible de luxure, d'orgueil et de gain... Alors, éperdu de douleur et de honte devant cet amas de boue dont il devra se charger, lui, l'Immaculé, il sua le sang et cria comme un agonisant aux prises avec les angoisses de la mort : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » Puis il ajouta, résigné : « Cependant, que ce soit votre Volonté qui se fasse, et pas la mienne. »

Ainsi donc Jésus a pris en charge, avec une bonté sans pareille, le fardeau de tous les péchés, de tous nos péchés. Voilà le premier cadeau de l'humanité à son Dieu !

2. Le jardin des Olives venait d'être envahi soudain par une troupe ameutée, envoyée par les scribes et les pharisiens. Un homme les conduisait, qui leur avait donné cette consigne : « Celui à qui je donnerai un baiser, c'est lui, saisissez-le et emmenez-le soigneusement. » En effet, après que la multitude eut pénétré dans le jardin où se trouvait Jésus, Judas s'avança vers lui, le salua en lui disant : « Maître », le signe du respect, et en lui donnant un baiser, la marque de l'amour.

Et Jésus dit seulement : « Mon ami, pourquoi es-tu venu ici ? »... Que pouvait répondre Judas à cette interrogation si amicale ? Il se tut : son âme était livrée au démon de l'avarice, et toutes les délicatesses de Jésus devaient rester sans effet sur ce cœur desséché. L'ami de Jésus, qui estimait naguère à 300 deniers le prix du parfum répandu par Madeleine sur les pieds du Maître et blâmait ouvertement cette profusion, ce gâchis, comme il disait, *perditio*, avait vendu son Maître pour la somme dérisoire de 30 deniers, au tarif des esclaves ! Rien ne l'avait arrêté : il avait quitté la table eucharistique pour régler les derniers détails de l'agression, il avait profité de la nuit pour accomplir son forfait, il avait pris la conduite de la bande chargée d'arrêter Jésus et de l'amener au grand-prêtre pour la vengeance haineuse de la Synagogue, et il lui avait donné un baiser plus douloureux que les soufflets du prétoire.

O Jésus, comme vous avez dû souffrir de cette trahison avouée de l'un des vôtres, un de vos intimes ! Etait-ce là le prix de vos bontés ? Et pourtant vous avez multiplié jusqu'au bout les prévenances de votre amour pour arrêter, s'il était encore temps, ce malheureux qui s'apprêtait à vous trahir : « Mon ami, lui avez-vous dit, pourquoi es-tu venu ? »... « Mon ami », quelle bonté ! même au bord de l'abîme Judas était encore votre ami !... Mais Judas ne voulut pas entendre ce dernier appel de votre cœur. Et quand, le crime une fois commis, le remords le tenailla, le rongea, ce fut pour lui la nuit atroce du désespoir. Il savait pourtant, le malheureux, que Jésus avait promis un pardon sans limites, jusqu'à septante fois sept fois ; mais la voix maudite, la même qui lui soufflait jadis des pensées de trahison, lui clamait maintenant sans arrêt : « Te pardonner ? Allons donc, ton crime est trop grand ! »... Oser parler de crime trop grand à celui qui nous a aimés d'un « trop grand amour », n'est-ce pas joindre l'insulte à la trahison et accabler injustement le Cœur du meilleur des maîtres ?

Seigneur, je me demande avec angoisse si je ne le reconnais pas, ce Judas qui vous trahit. Est-ce que par hasard il ne me ressemblerait pas ? A telle heure, à telle minute de mon existence, j'ai gardé dans mon âme le souvenir d'un débat terrible, non pas pour des pièces d'argent, mais pour des joies défendues que j'ai monnayées au prix de votre amour... Oui, j'ai fait cela, dans une heure de folie ! Pardon, Seigneur, pour ces égarements coupables ! Mais du moins que jamais, jamais, je ne doute de votre infinie miséricorde ! Oui, j'ai péché, ô mon Jésus ; mais je sais, plus heureux que Judas, que vous êtes le Bon Dieu et que l'immensité de votre amour submerge mon péché.

3. Si Judas l'a trahi bassement, Jésus garde des amis fidèles, dévoués jusqu'à la mort : n'ont-ils pas promis, il y a quelques heures à peine, de mourir pour lui et avec lui ?

M. f., avez-vous quelquefois arrêté votre attention sur cette courte phrase de l'Evangile, tranchante comme un couperet : « *Et relicto illo, omnes fugerunt*. Tous les apôtres abandonnèrent Jésus et s'enfuirent. » Tous !... Ne sommes-nous donc pas au soir de leur première communion, de leur première messe? Ne rêvons-nous pas ?... Il semble que l'écho des paroles divines se prolonge encore dans les âmes : « Vous n'êtes plus des serviteurs, je vous ai appelés mes amis, car je vous ai fait connaître tout ce que mon Père m'a appris... La plus grande preuve d'amour, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime »... Et la vérité, la voici : « Ils abandonnèrent Jésus et ils s'enfuirent, tous ! »...

Ils s'enfuirent tous !... Et pourtant, nous rapporte l'Evangile, Pierre suivait de loin, s'étant peut-être souvenu qu'il avait promis à Jésus de lui demeurer fidèle, même si tous les autres venaient à l'abandonner. Il suivit la troupe haineuse jusque dans la cour du grand-prêtre, et c'est là que celui qui devait être le rocher de base, la pierre angulaire de l'Eglise, renia son Maître par trois fois devant des servantes et de la soldatesque.

A une servante qui lui déclarait l'avoir aperçu avec Jésus : « Je ne sais pas ce que tu veux dire », répondit-il. On insiste, on revient à la charge; pris de peur, il précise sa pensée : « Je ne connais pas cet homme. » « Cet homme », il avait confessé, quelques mois auparavant, sur les bords du lac de Génésareth, qu'il était le Fils de Dieu ! Comme on prétend le reconnaître à son accent galiléen, Pierre prend le ciel à témoin qu'il ne connaît pas Jésus. Pauvre Pierre, tu ne connais pas Jésus ? Tu as déjà oublié qu'il t'a fait prêtre et chef des Apôtres? Qui donc aussi t'a lavé les pieds avant le banquet eucharistique? Et puis, ne t'avait-il pas prédit (allons, Pierre, réveille dans ta mémoire ces souvenirs endormis !) que, malgré ton assurance présomptueuse, tu

le renierais trois fois ?... Quand le coq aura chanté, Pierre, subitement revenu à lui, se rappellera la prophétie terriblement précise de Jésus, et comprendra sa faute ; quelques instants après, ses regards se croiseront avec ceux de Jésus, et Pierre pleurera amèrement... Ah ! dans la silhouette éplorée de Pierre, puissions-nous retrouver l'image de notre repentir ! Faibles, nous le sommes, hélas ! et nous le resterons jusqu'à notre dernier soupir ; mais, de grâce, m. f., ne détournons jamais nos regards, même sous la honte du péché, des regards de Jésus qui passe toujours près de nous pour nous pardonner encore...

Le péché, la trahison, voilà donc les sinistres présents offerts par les hommes à leur Rédempteur. Mais leur générosité n'est pas encore épuisée : il leur reste à lui témoigner leur mépris pratique et à reculer pour lui les bornes de l'insulte.

4. On avait amené Jésus chez le grand-prêtre, car les Juifs voulaient sauver la forme et donner à son arrestation, qu'ils espéraient bien devoir être suivie d'une condamnation à mort, une apparence de légalité.

Mais pour condamner Jésus il fallait des chefs d'accusation, et comment en forger contre Celui qui avait dit devant la foule, sans soulever de protestation : « Qui donc parmi vous me convaincra de péché ? » On ne trouvait en fait d'accusateurs que les vendeurs du Temple que Jésus avait chassés à coups de fouet de la maison de son Père : c'était peu... « A la fin, nous dit S. Mathieu, il vint deux hommes qui déclarèrent : « Cet homme a dit : Je puis détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours »... Jésus gardait le silence. Le grand-prêtre repartit : « Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ ! — Tu l'as dit », répondit simplement Jésus. Alors Caïphe déchira ses vêtements en disant : « Il a blasphémé ! Qu'avons-nous encore besoin de témoins ? » — « Il mérite la mort », s'écrièrent les juges.

Contemplons Jésus, l'innocent, en proie à des accusations stupides, livré à un tribunal qui acceptera n'importe quel prétexte pour le faire mourir. Devant ces juges passionnés, Jésus reste debout, en silence. On le traite de blasphémateur, lui, le Fils de Dieu : il se tait toujours !... Et nous, m. f., qui sommes si prompts pour protester, à tort ou à raison, quand on nous accuse ! Si du moins nous retenions la leçon silencieuse que nous donne Jésus pour pleurer nos fautes d'orgueil et d'amour-propre !... Hélas !

5. Jésus est condamné à mort par le Sanhédrin ; mais le représentant de Rome dispose seul du droit d'envoyer au supplice. C'est pourquoi, dès le petit jour, Jésus est conduit chez Pilate.

Ce dernier était, semble-t-il, un brave homme de fonctionnaire, peu préparé à la responsabilité écrasante qui l'attendait. Bien que les Juifs lui aient monté la tête, comme on dit, contre le prétendu conspirateur qu'ils amenaient devant lui, Pilate ne nourrissait aucune hostilité contre Jésus, sachant par expérience à quoi s'en tenir sur la haine des Juifs.

Consciencieusement, comme un bon juge d'instruction, il posa à Jésus un certain nombre de questions rituelles, soucieux, semble-t-il, de contenter les Juifs qu'il redoutait au fond, tout en sauvegardant les droits et peut-être la vie d'un homme, d'un « juste », dira-t-il, qu'il sentait bien innocent.

Caïphe avait traité Jésus de blasphémateur. Pilate, lui, a peur de se compromettre et voudrait bien être débarrassé d'une affaire très délicate dont il n'avait pas prévu d'abord toutes les conséquences possibles. Sa conscience voudrait sauver Jésus, mais il tient plus encore à ménager les Juifs et à éviter les complications : il est l'ancêtre de tous ceux dont la bravoure diplomatique consiste à dire et à répéter : « Surtout, pas d'histoires ! »

Il fait flageller Jésus, supplice horrible dont la description nous fait frémir, mais qui dans sa pensée apaisera la colère des Juifs. Mais il se rendra bientôt compte que le sang appelle le sang et que la colère des Juifs, au lieu de se calmer, monte comme un flot furieux.

C'est alors que son esprit fertile trouve la merveilleuse combinaison qui consiste à offrir aux Juifs le choix entre Jésus et Barabbas. Oh ! les Juifs n'ont pas hésité une seconde ; ont-ils même laissé à Pilate le temps de terminer sa monstrueuse proposition ? A la question du gouverneur : « Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre ? » la foule hurle unanimement : « Barabbas ! — Que ferai-je alors de Jésus ? — En croix ! »

Nous protestons, m. f., et nous attestons le ciel que, si nous eussions été présents, nous n'aurions pas choisi le brigand ! Est-ce tellement certain ?... Quand la tentation monte dans notre âme et que s'impose à nous l'alternative de repousser Barabbas sous les attraits du péché, ou de choisir Jésus sous les apparences austères de la vertu ou du devoir d'état, qui donc pourrait se vanter de n'avoir jamais préféré Barabbas à Jésus et de n'avoir pas pensé, sinon crié : « Après tout, tant pis, il est trop gênant ! » Flétrir au passage la jalousie haineuse et la lâcheté des Juifs, c'est bien ; pleurer ses péchés, c'est mieux !

6. Pilate est bien embarrassé et ne sait comment sortir honorablement de cette situation si épineuse. En bon politique qu'il est, il va charger un autre de le tirer d'affaire et de donner la solution.

Hérode, tétrarque de Galilée, est en ce moment à Jérusalem, à l'occasion de la fête de la Pâque ; or Jésus est galiléen et ressortit donc à la juridiction du tétrarque. Avec quel soulagement Pilate le lui envoie !

« Hérode, nous dit l'évangéliste S. Luc, eut une grande joie de voir Jésus, car depuis longtemps il en avait le désir, parce qu'il avait beaucoup entendu parler de lui, et il espérait lui voir opérer quelque prodige. Il lui adressa beaucoup de questions, mais Jésus ne répondit rien. Or les princes des prêtres et les scribes se trouvaient là, l'accusant avec opiniâtreté. Mais Hérode avec ses gardes le traita avec mépris ; et après s'être moqué de lui et l'avoir revêtu d'une robe blanche, il le renvoya à Pilate. »

Après la calomnie, après la lâcheté, c'est l'ironie à froid, avec un sourire moqueur et des paroles blessantes. Hérode cherche visiblement à ridiculiser Jésus, il le traite comme un bateleur ou un faiseur de tours. Il voudrait le voir faire un miracle, là, sous ses yeux, pour amuser gratuitement sa cour volage ! Comme on comprend que Jésus n'ait pas consenti à satisfaire ses sinistres fantaisies et n'ait répondu à ses railleries que par le silence ! Hérode ne s'y trompe point et sent, à n'en pas douter, toute l'éloquence mordante de ce silence. Aussi veut-il se venger par un trait d'esprit de cet accusé devenu un accusateur muet : pour jouer un bon tour au prophète, il le fait revêtir de la robe des fous et le renvoie à Pilate, heureux et tout fier de ce coup de maître qui a ridiculisé Jésus.

Et Jésus s'en revient chez Pilate, à travers les rues de la Ville sainte, qu'il traversa naguère, suivi

d'une foule exultante, dans un concert d'hosannas, hué aujourd'hui par la même foule, qui l'insulte sous sa robe de dérision.

Après leurs péchés et leurs trahisons, les hommes ont accablé Jésus de leurs mépris. Mais n'ayons garde d'oublier que, derrière Pilate, derrière Hérode, derrière la foule haineuse, il y avait tous les hommes à venir, collaborateurs actifs du drame éternel dont les péripéties sanglantes continuent de se jouer sous nos yeux d'hommes du xx^e^ siècle. Nous avons notre place réservée, m. f., à ce spectacle dont nous avons été à distance les acteurs invisibles.

Oublions donc un instant les Apôtres, Pilate et les Juifs, pour ne nous rappeler que nos péchés à nous, nos trahisons à nous, nos mépris à nous. Ah ! nous pouvons être orgueilleux et fiers de nous-mêmes ! A condition toutefois de n'être pas trop difficiles... Mais, de grâce, pas devant notre crucifix ! Humblement, devant la croix de Jésus, que nos péchés ont alourdie, demandons-lui pardon ! *O crux, ave !*

II. — *Ce que Jésus nous donne en retour : les souffrances de son corps, son Cœur transpercé, sa Mère*

M. f., il faudrait plaindre les chrétiens qui, arrivés à cette étape du Chemin de la croix, après un tel accablement de souffrances plus lourdes peut-être que la croix elle-même, ne se sentiraient pas émus et quelque peu honteux de ce qui est l'ouvrage de leurs mains. Ah ! Jésus a eu bien raison de se plaindre, ce matin, tout le long des *Impropères*, par la bouche de son Eglise, de l'ingratitude de son peuple, c'est-à-dire de chacun de nous !

En regard de cette ingratitude, quelle invention son amour va-t-il encore imaginer ? Que lui reste-t-il qui ne soit pas encore épuisé ?... Son corps garde encore du sang, son Cœur n'est pas encore transpercé, sa Mère n'est pas encore officiellement notre mère !... Eh bien ! tout cela va être à nous désormais, et ce sera la réponse divine de l'amour méconnu...

1. Pilate a cédé. N'avait-on pas mis en avant, comme argument suprême pour un fonctionnaire, la raison d'Etat ? « Si tu laisses aller cet homme, tu n'es pas l'ami de César ! » L'argument n'a pas vieilli. On a toujours peur du César qui tient en main la vie et la mort, ou tout simplement le pain quotidien et l'avancement administratif, et, pour ne pas le mécontenter, on sacrifie tout, jusqu'à ses convictions les plus intimes.

C'est pourquoi, dans l'espoir d'amadouer les Juifs et d'éviter de leur part une dénonciation possible auprès de César, Pilate a fait flageller Jésus (n'oublions pas l'horreur et la cruauté d'un tel supplice) et le laisse coiffer d'une couronne d'épines. Voici maintenant qu'on amène Jésus ainsi ridiculisé et sanglant devant le peuple : « Voilà l'homme », dit Pilate. La foule écumante n'a plus qu'un cri : « En croix ! En croix ! » Pilate a lâché pied ; tant pis, il s'en lave les mains ! A d'autres la responsabilité, pense-t-il. Il oublie que, pour triompher, la haine a eu besoin du secours de sa lâcheté.

On a jeté alors sur les épaules de Jésus une croix. Et le Sauveur part à travers les dédales de la grande cité, portant sa croix sur la voie cahoteuse. Ses épaules sont décharnées par les coups de fouet de la flagellation, sa tête est atrocement couronnée d'épines, son visage disparaît sous l'outrage des crachats et les caillots de sang : seuls brillent encore, dans la sainte face ravagée, les yeux agrandis par la douleur, mais toujours aussi doux.

La croix ! Jésus l'a toujours désirée, sachant bien qu'elle serait l'instrument de notre rédemption. Il la désirait, il l'aime : entre Jésus et la croix ensanglantée s'entame et se poursuit un dialogue qui entraînera à la suite du Sauveur les âmes aimantes de tous les siècles à venir.

Tout à coup, soit que Jésus ait glissé sur le chemin rocailleux, soit que le poids de l'énorme croix se fasse davantage sentir à ses épaules lassées, il s'abat lourdement sur le sol : la croix s'effondre sur lui et le meurtrit de nouveau. Oh ! croix de nos péchés, comme tu es lourde !... Et il reste là, couché sur la terre qui boit son sang.

Mais les soldats ont redoublé leurs rires et leurs sarcasmes. Ils relèvent le divin Martyr à coups de pieds, à coups de poings, à coups de piques : la douleur entre en lui par tous les membres à la fois. Jésus ne dit rien et se relève.

Et voici qu'au détour d'une rue Marie attendait son Fils, « le trésor de sa pauvreté ». Elle voit Jésus qui s'approche, et le regarde sans mot dire. Elle accepte sa part de rédemption, réprimant dans son cœur tout sentiment de révolte. Elle est là maintenant devant son Fils, son Dieu, et elle lui donne son âme à lire. « Jésus n'y voit rien qui ne soit uni à son sacrifice, pas une fibre de son cœur transpercé qui n'accepte et ne consente ». Ils se sont compris : est-il besoin de paroles pour sceller leur union dans une volonté commune de rédemption ?... Et Jésus reprend sa marche.

Mais il risque à chaque pas de renouveler la chute pénible déjà survenue ; et s'il allait mourir avant de consommer son sacrifice, la haine des Juifs n'y trouverait pas son compte. C'est pourquoi ils mobilisent d'office un métayer qui revient de son champ et lui font porter de force la croix de Jésus. « Apporte tes épaules, Simon. Tu protestes contre un tel fardeau ! Sois béni quand même, obscur paysan, toi qui as eu le premier l'honneur de porter la croix de Jésus. »

Mais, m. f., dites-moi, où sont les Apôtres ?... C'est une femme qui fend les rangs au plus fort de l'insulte, qui trouve Jésus et lui prend la tête entre les mains. Et sur le linge qu'elle tend au divin Maître pour éponger la sueur et laver le front tout souillé, Véronique reconnaît les traits du Sauveur...

Jésus tomba de nouveau pour la seconde fois ; puis, avant de parvenir au Calvaire, songeant sans doute à tous ceux qui vivraient en ignorant, en méconnaissant la Rédemption, à ceux qui abuseraient de son sang répandu pour obtenir un trop facile pardon, à ceux surtout qui malgré son sacrifice total seraient damnés, il tomba une fois encore : accablement suprême !

Brisé, exténué, Jésus est arrivé maintenant au sommet avec la croix. A peine l'a-t-il déposée près du lieu où on va la planter avec son corps pantelant, que les soldats se précipitent sur lui et lui arrachent la robe écarlate qu'on lui avait jetée sur les épaules. Ils tirent si brutalement que les plaies se rouvrent et que des lambeaux de la chair de mon Sauveur rougissent la tunique... Quoi, c'est vous, Jésus ! Ils vous ont tout pris, et il ne reste plus rien pour vous cacher !...

« Ils ont tout pris, mais il reste le sang écarlate ;
« Ils ont tout pris, mais il reste la plaie qui éclate ;
« Dieu est caché, mais il reste l'homme des douleurs. »

(P. Claudel).

Et Jésus se couche de lui-même sur le bois de la croix. Alors on tire sur les bras, on tire sur les jambes pour les mieux assujettir à l'endroit des clous. Et les bourreaux frappent à coups redoublés pour enfoncer les clous dans ses pieds et dans ses mains. Tout son être sursaute : il se tord comme un ver sur la croix ensanglantée. Le corps disloqué craque et crie. A chaque coup de marteau la souffrance l'envahit comme une vague rageuse. Son sang s'épuise et ses nerfs surexcités sont à bout de résistance. Il va mourir!... Pas encore, mon Dieu !

On élève la croix, et lourdement, avec un bruit flou de chairs déchirées, elle retombe dans le trou creusé pour la recevoir. Les mains, qui supportent une grande partie du corps, ne forment plus qu'un trou béant d'où le sang jaillit à flots pressés. Et Jésus entend les soldats rire et railler, il voit les Juifs qui le bravent jusqu'au pied de la croix, il souffre les sarcasmes du bandit qu'on a crucifié à sa gauche, et il garde encore assez de force pour assister au tourment indicible de sa Mère.

Après trois heures d'agonie interminable, il sent la mort qui monte en lui. C'est un bourdonnement épouvantable qui l'envahit ; ses yeux se troublent et il jette le cri le plus angoissé et le plus mystérieux que la terre ait jamais entendu : « Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Puis, dans un mot où il résume à la fois les souffrances de son corps et les appels ardents de son âme : « J'ai soif ! » dit-il. Vous avez soif, Seigneur ?... Est-ce à moi que vous parlez ? Avez-vous encore besoin de mes péchés ?... On lui donna à boire un breuvage formé d'eau et de vinaigre. Quand il eut pris le vinaigre, il dit : « Tout est consommé. » Et, baissant la tête, il rendit l'esprit.

2. Jésus est mort, oui ; mais tout n'est pas fini. Sans doute il a terminé le cours de sa vie douloureuse ; mais à quoi bon ses souffrances, si ceux pour lesquels il a tant souffert gardent un doute quelconque sur le sens de sa mort ? Son corps a bien livré tout le sang de ses veines ; mais il semble que cette preuve soit insuffisante à l'amour de Jésus. Qui sait s'il ne resterait pas, dans le secret des cavités du cœur qui ne bat plus, encore quelques gouttes de sang divin qu'il n'ait pas versées ?...

C'est pour montrer d'abord son Cœur épuisé, vidé de tout son sang, que Jésus a désiré et voulu le coup de lance du centurion. Il semble dire à ceux qui auraient conservé quelque doute : « Etes-vous convaincus maintenant ? Non seulement j'ai donné tout ce que j'avais, mais encore je l'ai donné de telle manière que les aveugles eux-mêmes puissent voir et comprendre. » Cœur épuisé, preuve certaine de l'Amour inépuisable !

Cœur transpercé, preuve de l'Amour qui veut se faire aimer ! Le geste du centurion, quand il perça le Cœur de Jésus, ne visait qu'à s'assurer matériellement de la mort du supplicié, peut-être aussi à ajouter une dernière insulte à la série déjà longue. Eh bien ! ce geste, il est pour nos yeux et pour notre cœur. A nos yeux il montre, comme une flèche indicatrice sur nos chemins : « C'est là ! Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes. C'est lui qui a centralisé toutes les vibrations de l'amour de Jésus, qui a répercuté toutes les impressions et toutes les souffrances. » Regardez-le, m. f., avec vos yeux de chair et comprenez avec votre cœur d'homme qu'il demeure, de par la volonté même de Jésus, le symbole visible de son amour invisible. Tant il a eu peur qu'il y en ait qui ne comprennent pas ou qui comprennent mal ; tant il a voulu aussi que l'homme, qui jusqu'à la fin des temps souffrira dans son cœur, se sente plus près par la souffrance de Celui qui nous a tant aimés !

3. Son corps pour souffrir, son Cœur pour convaincre les plus incrédules de l'immensité de son amour. Il lui restait encore quelque chose, ou plus exactement quelqu'un qui n'était pas lui, bien qu'étant toute à lui et vraiment dans ses mains divines, comme il était jadis, lui, dans ses bras maternels : il lui restait sa Mère. Et il avait permis qu'elle fût là jusqu'au bout : il avait voulu l'associer à son sacrifice rédempteur, afin de lui donner des gages indiscutables sur ceux pour lesquels elle allait souffrir.

Or voici qu'avant de mourir, comme s'il cherchait une nouvelle invention de son amour pour des criminels et des ingrats, il choisit cet instant d'une solennité unique, l'heure de son sacrifice suprême, pour nous léguer sa Mère et nous confier à elle. Est-ce donc possible, ô ma Mère ? Vous acceptez qu'on vous change votre enfant et qu'on substitue le coupable à l'innocent ? Vous voulez bien de nous, avec nos misères, avec nos pauvretés qui nous font honte à nous-mêmes, avec nos ingratitudes renouvelables ? Pauvre Marie, vous n'avez pas fini de souffrir avec les ingrats que nous sommes ! Et cependant vous acceptez ! Que du moins cette union plus intime, au moment où Jésus va mourir, soit pour nos cœurs repentants la source d'une contrition plus vive et d'un amour plus fidèle !

Avec Jean nous allons désormais vous accompagner. Ah ! nous ne sommes pas dignes de recevoir dans nos bras coupables le divin Maître, quand on le descendra de la croix où il n'a plus rien à faire, puisqu'il ne lui reste plus rien à donner. Mais du moins nous sommes là près de vous, tout près de vous, ô Mère douloureuse, et nous ne voulons plus vous quitter, ni vous contrister par nos péchés !

* *

Une pieuse tradition nous rapporte que la nuit même de la mort de Jésus, alors que Marie avait suivi l'apôtre Jean dans sa maison, où elle était désormais à la fois chez lui et chez elle, on vint frapper timidement à la porte. C'était Pierre, Pierre le renégat, qui avait déjà tant pleuré ! Dans un geste spontané il se précipite aux pieds de Marie ; mais celle-ci le relève aussitôt. Des lèvres de l'apôtre honteux et repentant deux mots seulement jaillirent : « Mère, pardon ! » Et deux bras plus que jamais tendrement maternels s'ouvrirent pour accueillir cet homme qui pleurait comme un petit enfant. Un à un tous les Apôtres, sauf le traître qui avait désespéré, s'en vinrent dans la maison de Jean, et le même geste de bonté les réunit dans le même pardon. A tous Marie ouvrit ses bras, et ils passèrent la nuit à pleurer, à prier et à parler de Jésus.

O Mère, laissez-moi ce soir une petite place avec les apôtres coupables et repentants ! J'y ai bien droit, puisque, moi aussi, je suis pécheur et que je déplore mes égarements. Ne me fermez pas la porte : je ne demande qu'un petit coin, celui dont personne ne voudra, pourvu qu'en ce soir du Vendredi Saint je sois près de vous !

Parlez-moi de Jésus, que je n'aime pas assez, à qui je promets tout, à qui je ne donne rien, ou si peu !

Parlez-moi de mes péchés, afin que devant vous ils me fassent honte et que je sache, au point de ne

jamais l'oublier, que vos larmes ont coulé par ma faute, par ma très grande faute.

Montrez-moi tout ce que vous avez rapporté du Golgotha, tout ce qui vous reste de Jésus comme héritage terrestre : la couronne sanglante et les clous meurtriers ; et permettez-moi d'y poser mes lèvres indignes, afin qu'au contact du sang de mon Jésus je puise une nouvelle force et une haine à mort du péché.

Et puisque Jésus est au tombeau et que vous pleurez, accordez-moi la douce faveur, réservée à vos enfants, de partager votre douleur et de faire de mon pauvre cœur un tombeau où, avec vous et comme vous, j'irai ce soir, cette nuit et demain, veiller mon Maître, votre enfant, mon frère, jusqu'à l'aube de sa résurrection. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR UNE QUINZAINE PASCALE

X

QUATRE PREUVES DE LA PRÉSENCE RÉELLE

(Jeudi Saint)

Mes frères,

Si la Semaine qui précède la fête triomphale de Pâques se nomme la Grande Semaine ou la Semaine Sainte, si elle se distingue de toutes les autres semaines de l'année par la grandeur des mystères dont on y célèbre le souvenir, elle compte elle-même des jours plus grands et plus saints que les autres.

Celui où nous sommes est un de ces jours. Le Jeudi Saint est l'anniversaire du Mystère d'amour par excellence, puisqu'il est le jour de l'institution eucharistique, tout comme le Vendredi Saint est le jour du Sacrifice rédempteur, et le Samedi Saint le jour d'attente de la Résurrection et en quelque sorte l'épreuve de la foi.

C'est donc au mystère eucharistique, c'est-à-dire au dogme sacré de la Présence réelle, l'un des dogmes les plus émouvants de la religion chrétienne, que doit s'attacher notre méditation attendrie et lucide.

Si j'emploie ces deux épithètes, ne croyez pas que ce soit au hasard, encore moins pour obtenir un effet oratoire, qui serait étrangement déplacé en face de la gravité sublime des vérités qui se proposent à nous.

Notre méditation sera *attendrie*, parce qu'ici tout vient du Cœur de Jésus, tout parle à notre cœur et tout doit être compris par le cœur. Mais notre méditation restera *lucide*, parce que nous entendons bien que le sentiment n'enlève rien aux droits imprescriptibles de la logique et de la raison.

Il ne nous suffit pas qu'un dogme soit touchant, pour qu'il s'impose à notre adhésion. Il faut encore qu'il se fonde sur des preuves. Il faut de la poésie dans la religion, puisqu'il y en a dans les choses ; mais au-dessus de la poésie, il faut de la sagesse, de l'intelligence, de la raison, des convenances et des harmonies spirituelles.

Et que l'on ne dise pas : « Il ne peut y avoir de preuves, puisqu'il s'agit d'un mystère, selon vos propres aveux. » Nous répondons : La preuve d'un dogme et d'un mystère, c'est la preuve de son origine divine, c'est la preuve qu'il nous est proposé par Dieu même, que c'est bien Dieu et Dieu seul qui nous demande d'y croire, en sorte qu'il ne s'agit à aucun degré ni d'une invention humaine, ni d'une légende, ni d'une tradition obscure, ni d'une fausse interprétation, ni enfin d'un malentendu quel qu'il soit.

Je ne vous ferai pas l'injure, m. f., de douter de votre foi en l'Eucharistie ; mais je vous parlerai des preuves de la Présence réelle, comme s'il pouvait y avoir un doute et comme si un adversaire de notre foi nous demandait compte de la légitimité de notre croyance sur ce point capital.

Il y a quatre preuves principales du dogme de la présence réelle : la première est tirée des paroles de la Promesse eucharistique, faite par Jésus à Capharnaüm, environ un an avant la Passion, c'est-à-dire en l'an 29, au temps de la Pâque juive ; — la seconde est tirée des paroles de l'institution, au Jeudi Saint de l'an 30 ; — la troisième s'appuie sur les paroles de S. Paul dans la Ire Epître aux Corinthiens, écrite d'Ephèse entre 55 et 58, et concernant l'usage de l'Eucharistie ; — la quatrième enfin, et non la moins forte, se fonde sur la foi séculaire de l'Eglise, prouvée par les innombrables écrits des Pères, depuis le Ier siècle jusqu'au XVIe, époque où une fraction du protestantisme commença à nier un dogme aussi bien établi.

Il est clair qu'il ne saurait entrer dans mes intentions de développer devant vous, avec tous les détails qu'il serait utile d'y introduire, ces quatre preuves convergentes. Je m'en tiendrai à la seconde et vous verrez qu'elle suffit, à elle seule, à établir la force logique de notre foi.

Rappelons simplement les faits. Au soir du Jeudi Saint, Jésus réunit ses disciples pour un repas suprême, qui fut pour eux le repas pascal. Après le repas, avant de se lever de table pour aller à la mort, il prit du pain, rendit grâces, le rompit et dit à ses apôtres : « Prenez et mangez. *Ceci est mon corps*, qui est livré pour vous. » — Puis il prit de même un calice contenant du vin, il le bénit, et le leur donna en disant : « *Ceci est le calice de mon sang*, qui est versé pour vous. » Et il conclut par cet ordre formel : « Faites ceci en mémoire de moi ! »

Remarquons tout de suite que la brièveté de ce récit s'explique par le fait qu'au moment où nos trois premiers évangiles furent rédigés, environ 30 ans après la mort de Jésus, l'Eucharistie était entrée dans l'usage quotidien des chrétiens, que tout le monde savait d'où elle venait, que les paroles de la consécration étaient répétées tous les jours et qu'il n'y avait pas lieu de s'étendre sur un mystère aussi cher à la piété des fidèles et aussi familier à leur pratique. Cela est si vrai que le IVe évangile, celui de S. Jean, écrit plus de 60 ans après la mort du Christ, ne dit même plus un mot de l'institution eucharistique, alors qu'il s'étend longuement sur la promesse et que les admirables discours qu'il rapporte au Jeudi Saint sont tout imprégnés, pour ainsi dire, de l'intimité créée par la communion eucharistique.

Cela dit, je vous prie de considérer ces quatre choses : 1o la personnalité de Jésus-Christ, créateur de l'Eucharistie ; — 2o le caractère des apôtres, premiers destinataires et propagateurs de l'Eucharistie ; — 3o le moment choisi par le Christ pour l'institution de l'Eucharistie ; — 4o l'harmonie entre l'Eucharistie et toute l'histoire évangélique, dont elle n'est que le prolongement et le couronnement.

I. — *La personnalité de Jésus-Christ, fondateur de l'Eucharistie*

Nous voulons savoir le sens de ces mots si simples : *Ceci est mon corps, Ceci est le calice de mon*

sang. N'est-il pas évident que la première chose à considérer est la personne de qui émanent ces paroles ? Les mots sont faits pour traduire une pensée. La pensée, à son tour, traduit une âme ou un esprit.

C'est Joubert qui a dit : « Plus une parole ressemble à une pensée, une pensée à une âme, une âme à Dieu, plus tout cela est beau ! » Les mots valent donc ce que vaut celui qui les prononce.

Qui était donc Jésus-Christ ? Qu'était-il pour lui-même ? qu'était-il pour ses auditeurs du Jeudi Saint au soir ? qu'est-il pour nous ?

Jésus-Christ, pour lui-même, pour ses apôtres, pour nous enfin, ses disciples à vingt siècles de distance, c'est un homme et c'est un Dieu.

Comme homme, l'histoire ne connaît personne qui ait été plus droit, plus sincère, plus pénétrant, plus généreux, plus vaillant. Comme Dieu, il est le Verbe, la seconde Personne de la Sainte Trinité, celui dont il a été dit par son plus aimé disciple : « *Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous !* »

Comme homme, il n'a eu en vue que la vérité, et il a pu dire à Pilate cette fière parole : « *Je suis né et je suis venu pour rendre témoignage à la vérité* » (Jo., XVIII, 37). Comme Dieu, il n'est pas seulement le serviteur de la vérité, il est lui-même la Vérité, et c'est encore lui qui a dit : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. »

Or, je vous le demande, si Jésus avait employé volontairement des termes obscurs, si volontairement il avait proposé une énigme indéchiffrable, un symbolisme incompréhensible et à ses auditeurs du moment et à ses disciples des siècles ultérieurs, en sorte qu'il ait fallu attendre 1500 ans pour que l'on commençât à soupçonner le vrai sens de ses paroles, que devrions-nous penser de sa sincérité, de sa droiture, de sa pénétration ? Ne serait-ce pas une dérision envers les esprits simples qui l'écoutaient, une duperie envers toutes les générations de croyants qui devaient recevoir d'eux la foi rédemptrice ?

On dira sans doute : « Jésus a montré, tout au long de son Evangile, une prédilection étonnante, et du reste admirable, pour les paraboles, les allégories, les gestes symboliques. Pourquoi n'aurait-il pas enfermé un emblème dans le rite eucharistique et rien autre chose ? » Je réponds : Assurément, il était libre de le faire, mais alors il devait le dire. Il n'était pas digne d'un génie religieux comme lui, — mais que dis-je ? il était bien plus qu'un génie, puisqu'il était Dieu, — il n'était pas digne d'un Dieu de ne pas s'expliquer assez clairement pour se faire comprendre, de ne pas voir qu'il y avait chez ses humbles auditeurs une étonnante méprise, de ne pas prévoir que de cette méprise résulterait ce que les Sacramentaires du XVI^e^ siècle ont bien osé appeler « *l'idolâtrie papiste* », ou encore « l'adoration d'un morceau de pain azyme, d'une *oublie* », comme disait encore l'un de ces négateurs de notre dogme.

On objectera de nouveau : « On ne doit admettre en histoire que le vraisemblable. Or, il n'est pas vraisemblable qu'un morceau de pain soit changé au corps de Jésus-Christ, ni un peu de vin en son sang ! » Je réponds : Oui, vous avez raison, on ne doit admettre en histoire que le vraisemblable. Or, il n'est pas vraisemblable qu'un homme tel que Jésus, il n'est pas vraisemblable qu'un Dieu ne sache pas ce qu'il dit, ne sache pas trouver les mots pour le dire, trompe ses disciples sur ses véritables intentions, fonde une Eglise à laquelle il promet son assistance, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles, et la laisse établir, non dans les à-côtés de son dogme et de sa liturgie, mais au centre même de son culte quotidien, la plus étonnante erreur, la plus décevante illusion, la plus trompeuse adoration, dont l'objet serait un morceau de pain confondu avec le corps même du Christ !

Pour que cette monstruosité pût être admise, — à savoir, que Jésus nous ait trompés de la sorte, — il faudrait admettre qu'il se trompait lui-même. Mais dès lors c'est tout l'Evangile qui s'écroule ! C'est la divinité de la foi chrétienne et la divinité de son fondateur qui s'évanouissent ! Ou l'on ne peut plus, ou l'on ne doit plus croire à rien, ou il faut croire au dogme eucharistique, en tant que fondé sur la propre affirmation de l'infaillible Jésus-Christ, Verbe fait chair et Rédempteur universel de l'humanité.

Quant à maintenir que, même dans la bouche d'un Dieu, la transsubstantiation du pain au corps et du vin au sang est invraisemblable et impossible, c'est une évidente témérité de l'esprit humain. Qui êtes-vous pour dire ce que Dieu peut faire ou ne peut pas faire ? Qui êtes-vous pour tracer les bornes de sa puissance ? Vous dites : « Il ne peut pas faire l'absurde. » C'est vrai, mais l'absurde n'est pas de l'être ; l'absurde, tel que : cercle carré, ou bâton qui n'a qu'un bout, selon le mot de Mirabeau, c'est un simple cliquetis de mots, c'est du non-être et c'est pourquoi Dieu ne peut pas le faire, sans se contredire lui-même, sans contredire la loi divine de l'Etre. Mais où voyez-vous que la présence réelle implique contradiction ? Comment prouverez-vous que ces mots : « Ceci est mon corps, » n'ont pas plus de sens que ceux-ci : « Ce cercle est carré » ?

Non, laissons ces vaines arguties. Laissons parler le robuste bon sens d'un Bossuet, à qui nul ne reprochera d'être un petit esprit, ni un grammairien ignorant du sens des termes, ni un théologien mal informé de la foi des siècles chrétiens, ni un penseur infirme incapable de parler de Dieu et de ses œuvres. Or, voici comment il parle de ces mots : *Ceci est mon corps* :

« Quelle netteté ! quelle précision ! quelle force ! Mais en même temps, quelle autorité et quelle puissance dans vos paroles ! Femme, tu es guérie : elle est guérie à l'instant ! Ceci est mon corps : c'est son corps. Ceci est mon sang : c'est son sang. Qui peut parler de la sorte, sinon celui qui a tout en main ? Qui peut se faire croire, sinon celui à qui faire et parler, c'est la même chose ?... Il veut dans ta foi la même simplicité que dans ses paroles. Ceci est mon corps : c'est donc son corps. Ceci est mon sang : c'est donc son sang. Dans l'ancienne façon de communier, le prêtre disait : « *Le corps de Jésus-Christ !* » Et le fidèle répondait : « *Amen !* Il en est ainsi. » Tout était fait, tout était dit, tout était expliqué par ces trois mots. Je me tais, je crois, j'adore ; tout est fait, tout est dit. » *(Médit. sur l'Evangile,* 22^e^ jour).

II. — *Le caractère des Apôtres*

Ayant ainsi considéré, sommairement sans doute, mais, je l'espère, suffisamment, la personnalité de celui qui a dit : *Ceci est mon corps,* je vous invite à réfléchir au caractère de ceux à qui ces paroles étaient adressées.

Jésus avait dit à ses apôtres, alors qu'ils s'étonnaient de le voir employer des paraboles en si grand nombre : « A vous, il a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux, mais à eux, cela n'a pas été donné... Pour eux s'accomplit la parole du

prophète Isaïe : Vous entendrez de vos oreilles et vous ne comprendrez point ; vous verrez de vos yeux et vous ne verrez point, car le cœur de ce peuple s'est appesanti, ils ont endurci leurs oreilles et fermé leurs yeux... » (Mt., XIII, 11-15).

Qui donc nous rappelait tout à l'heure que Jésus a aimé les paraboles, les allégories, les gestes symboliques, et qu'il faut en conclure à la vraisemblance ou du moins à la possibilité d'une allégorie dans l'institution eucharistique ? Celui-là confondait les auditoires et les circonstances. Il oubliait que Jésus ne parlait en paraboles que par une sorte de châtiment de la mauvaise foi de certains auditeurs. La parabole est faite pour écarter les esprits légers et superficiels et retenir les méditatifs et les profonds. Jésus, parlant en paraboles, expliquait tout ensuite, en clair, à ses disciples.

Qui sont donc ces disciples ? Des amis fidèles pour lui : il les appelle d'un mot touchant « mes petits enfants, *filioli !* » Il voit en eux des esprits simples, peu subtils, peu enclins à discuter ses paroles et ses enseignements. Il a toujours exigé d'eux une foi entière, immédiate, exclusive, définitive, irréformable.

Bien plus, il leur a promis qu'après lui, tout ce qui pourrait demeurer incomplet dans son enseignement leur serait complété par l'Esprit-Saint : « Je vous ai dit ces choses, pendant que je demeurais avec vous ; mais le Consolateur, l'Esprit-Saint, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera, lui, toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. »

Comment pourra-t-on croire qu'à de tels hommes, à ceux que nous pouvons bien nommer des « braves gens », c'est-à-dire des gens ignorants, mais droits, sincères, fidèles, Jésus n'ait pas dit la vérité, ou leur ait parlé de façon à ne pas être compris, sachant qu'il ne pouvait pas l'être et qu'il ne le serait pas ? De nouveau, nous nous trouvons en face d'une telle invraisemblance, en face d'une telle impossibilité, qu'il vaudrait mieux ne plus croire à rien du tout, pas même à sa propre existence, que de croire à une telle imposture de la part du Maître souverain de la vérité.

Et comment pourra-t-on croire que le Saint-Esprit promis par Jésus à ses disciples les ait si peu ou si mal éclairés qu'après sa mort, en mettant, pour ainsi dire, en marche l'institution eucharistique, en en faisant le centre de leur culte, de leur foi, de leur amour, le dogme de la Présence réelle ait pu être propagé par eux, traverser tous les âges et venir jusqu'à nous, par le plus incroyable des malentendus ?

Notez en outre que ce n'était pas la première fois que Jésus parlait à ses apôtres de l'Eucharistie, quand il l'institua au soir du Jeudi Saint.

Un an auparavant, dans un discours mémorable que S. Jean nous a conservé, il leur avait dit, avec une insistance telle que le partage des vrais et des faux disciples s'était opéré là-dessus :

« En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous ne possédez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, possède la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour, car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. De même que mon Père, qui vit, m'a envoyé et que je vis pour le Père, ainsi celui qui me mange vivra par moi ! »

Ces paroles avaient-elles été, à leur tour, assez claires, assez urgentes, assez contraignantes ? Jésus avait fait de l'acceptation littérale de cette promesse une question de fidélité ou de révolte, le *test* de l'amitié pour lui. Il avait souffert la désertion d'un grand nombre de ses auditeurs plutôt que de retirer la moindre parcelle de ses affirmations. Depuis ce temps, ses apôtres étaient pour ainsi dire en suspens. Ils attendaient qu'il tînt ses promesses.

Ce n'étaient pas eux qui pouvaient discuter ses paroles du Jeudi Saint et il ne l'aurait pas supporté, en ce moment-là surtout ; et c'est un troisième point qu'il nous faut examiner à son tour.

III. — *Le moment choisi pour l'institution*

Si Jésus avait fait une promesse, lors de la Pâque des Juifs de l'an 29, environ un an avant sa Passion, nous avons la certitude que ce n'est point par hasard qu'il attendit jusqu'à la veille de sa mort pour réaliser cette promesse.

Dieu ne nous a pas donné à nous de connaître l'heure de notre départ d'ici-bas. Il est probable que la connaissance de cette heure serait insupportable pour la plupart des hommes, qu'elle aurait sur eux une influence démoralisante, que les uns en seraient accablés toute leur vie, les autres encouragés à la négligence ou au vice, et que l'approche de l'heure fatale, si elle était connue, serait quelque chose d'effrayant pour tous.

Mais ce qui est refusé au commun des mortels fut accordé à Jésus. Il voyait clair dans son avenir plus que nous dans notre passé. Il avait annoncé à l'avance toutes les circonstances de sa terrible mort. Il appelait cette mort affreuse « son Heure ». Deux jours d'avance, quand il ordonna à ses disciples de préparer la dernière Cène, où il allait instituer l'Eucharistie, ce fut en leur disant : « Vous savez que dans deux jours aura lieu la Pâque. Eh bien ! c'est le moment où le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié ! » Dans cette phrase de nos Evangiles (Mt., XXVI, 1), le mot *livré* veut dire *trahi*.

Puis, le moment venu, S. Luc rapporte qu'en se mettant à table avec ses apôtres, il leur dit : « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous, avant de souffrir ! » Et dès lors il ne cessa plus de parler comme quelqu'un qui n'est presque plus de ce monde, comme quelqu'un qui fait ses adieux. L'atmosphère eucharistique est une atmosphère de suprême tendresse, une atmosphère de séparation, de départ, de dernières recommandations, de dernières volontés, ce qu'on pourrait appeler une atmosphère de *testament*.

Et ce mot qui vient à l'esprit de quiconque raisonne est justement le mot que Jésus emploie, que l'Eglise a employé après lui, que nous employons tous les jours dans la liturgie, quand nous disons avec le prêtre consécrateur : « Ceci est le calice de mon sang, du nouveau et éternel Testament, mystère de la foi, qui a été versé pour nous et pour la multitude des hommes ! »

Et je sais bien que ce mot *Testament* dans la langue biblique a deux sens assez différents : il signifie « alliance » et aussi « testament » au sens ordinaire du terme. Mais qu'on le prenne dans un sens ou dans l'autre, que le sang de ce calice soit le gage d'une alliance entre Dieu et les hommes ou le legs testamentaire de Jésus-Christ à ses disciples, dans les deux cas c'était pour le Christ une obligation primordiale de s'expliquer avec clarté, avec net-

teté, sans ombre et sans ambages. Il savait qu'il allait mourir, qu'il ne reverrait plus ses disciples avant sa Passion, que c'était sa dernière occasion de leur dire ses volontés suprêmes ; il leur devait donc, il se devait à lui-même, il devait à tous ses disciples jusqu'à la fin des temps, une déclaration qui ne laissât place à aucune fausse interprétation, à aucun commentaire contradictoire, à aucune discussion philosophique, juridique ou religieuse.

D'autre part, comment croire que le gage d'une alliance ou le legs suprême du testament d'un homme-Dieu pût se ramener à un symbole obscur, à un emblème contesté, à un rite inefficace ? Si ce n'est que du pain qu'il nous offre et non son corps, si ce n'est que du vin qu'il nous présente et non son précieux sang, pourquoi tant de solennité dans son affirmation, tant de mystère dans son langage, tant d'intimité affectueuse dans tout ce discours, où revient sans cesse cette expression qui correspond si bien à l'idée de communion : « Demeurez en moi et moi en vous ! »

Bref, de quelque façon que l'on tourne et retourne les mots : « Ceci est mon corps, prenez et mangez. Buvez-en tous, ceci est le calice de mon sang, » il est impossible que les apôtres et quinze siècles de générations chrétiennes n'aient rien compris à la pensée du Christ mourant et qu'il ait fallu attendre un prêtre révolté du XVIe siècle, le Suisse Zwingli, pour savoir qu'il avait voulu dire : « Prenez et mangez, ceci est l'image de mon corps. Buvez, ceci est un calice contenant un symbole de mon sang ! »

IV. — *Harmonie entre l'Eucharistie et tout l'Evangile*

Mais, en dehors de ces raisons de grammaire et de logique, de psychologie et d'histoire, il y a de suprêmes raisons de convenances. Nous tombons d'accord en effet que l'Eucharistie est une grande merveille, que la toute-puissance de Dieu s'y déploie, qu'un tel prodige qui ravit le cœur et étonne le sens terre-à-terre, doit avoir une raison proportionnée à son ordre de grandeur, parce que Dieu ne fait rien sans des harmonies cachées et des convenances souveraines.

Nous avons donc le droit et le devoir de nous demander : « Pourquoi un Dieu-Hostie ? Pourquoi cette douce présence de Jésus, sur tous nos autels, jusqu'à la fin des siècles ? Pourquoi cette étreinte de l'humanité régénérée par son Rédempteur et ce cœur à cœur voulu par lui, avec chaque fidèle, jusqu'à la consommation des âges ? » Pourquoi ? Demandons-le à tout le reste de l'Evangile !

A qui demande : « Pourquoi un Dieu-Hostie ? » nous répondrons donc : « Pourquoi un Dieu-homme ? » C'était la question que se posait, il y a plus de 800 ans, dans un ouvrage célèbre, un grand penseur chrétien, S. Anselme. Pourquoi un Dieu-homme, *Cur Deus homo ?* Et il répondait à cela : parce que Dieu a été offensé et qu'il fallait un Dieu-homme pour rétablir l'équilibre rompu de la Création spirituelle. Ce que disait S. Anselme, avec une pointe d'exagération, nous pouvons le traduire à notre tour de la manière suivante :

Les philosophes païens eux-mêmes, — du moins les plus grands, tels que Platon, — avaient compris que le Bien infini qui est Dieu ne se communique, dans l'acte créateur, que par bonté, par amour. Le monde est donc le fils de l'Amour infini. Il n'a été tiré du néant que par amour et il n'a d'autre raison d'être que l'amour qu'il doit rendre à son Créateur. — Mais au lieu de répondre à l'amour de son Dieu, la créature humaine est tombée dans le péché. Il convenait à la Bonté créatrice de ne pas en rester sur cette défaite de ses intentions. Un second acte d'amour, plus étincelant que le premier, a abouti à l'Incarnation. C'est le mot de S. Jean dans le IVe Evangile : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » De la sorte, l'Incarnation apparaît dans la ligne même de la création, encore qu'elle la dépasse et qu'elle soit d'un autre ordre. Elle est la création restaurée, la création dépassée, la création couronnée, parce qu'elle est une nouvelle et suprême expression de l'Amour infini. — Tout cela, nous ne l'inventons pas, nous le tirons de nos Saints Livres, nous le trouvons dans les plus hautes affirmations de Jésus-Christ. C'est lui qui nous donne comme but suprême de la vie : l'amour de Dieu de toutes nos forces et de tout notre esprit, et l'amour du prochain comme de nous-mêmes. C'est lui qui a dit cette parole sublime, où se trouve implicitement dénoncée et flagellée la froideur glaciale de l'âme humaine déchue : « Je suis venu jeter le feu sur la Terre, et qu'est-ce que je désire sinon qu'il s'allume ! » (Luc. XII, 49).

Eh bien ! c'est cela même qui rend raison à l'esprit de l'institution eucharistique. Rappelons-nous l'amour de Jésus pour nous, rappelons-nous l'amour qu'il réclame de nos cœurs, et nous comprendrons les convenances de l'Eucharistie. L'amour est essentiellement magnifique, il veut prodiguer ses dons, il aspire à se donner lui-même, il fait des prodiges même chez les pauvres êtres égoïstes que nous sommes. Que ne devait-il pas faire dans l'âme divine d'un Jésus, du bon Pasteur qui donnait sa vie pour ses brebis ? Si Jésus a voulu rester au milieu de nous jusqu'à la fin des temps par la Présence eucharistique, c'est d'abord pour montrer que rien ne peut le détacher de sa patrie adoptive, la planète terrestre, c'est pour continuer d'y déployer sa bonté, sa douceur, sa bienfaisance, son indéfectible tendresse. Mais c'est plus encore parce qu'il ne veut pas se contenter de rester à côté de nous, et qu'il veut s'unir à chacun de nous de la manière la plus ineffable et la plus intime, jusqu'à se faire notre aliment, la nourriture de nos âmes. Il a donc choisi les aliments les plus usuels de l'humanité, le pain et le vin ; il en conservera les apparences extérieures, pour offrir à nos yeux un symbolisme plus expressif, et en même temps il nous dira : « Ce pain et ce vin sont, par la puissance de mon amour, devenus ma chair et mon sang, et c'est moi-même qui nourrirai vos âmes, vos âmes immortelles et divines qu'un Dieu seul peut nourrir pour la vie éternelle. » M. f., chaque fois que l'Hostie consacrée vous est présentée, on vous dit : « Que le corps de N.-S. Jésus-Christ vous garde pour la vie éternelle ! *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam !* » Et vous avez dans cette simple formule la raison suprême du don eucharistique. L'amour veut s'unir. L'amour d'un Dieu va plus loin que celui des créatures ; il ne connaît point d'obstacle. Jésus vous dit donc : « Prenez ma chair et mangez ! Prenez le calice de mon sang et buvez ! » Et alors, le but suprême de toute religion, qui est l'union ou la communion du fini et de l'infini, se trouve réalisé, sous une forme sensible !

Quoi de plus conforme à l'ensemble des œuvres di-

vines ? L'Eucharistie est donc bien dans la ligne de la Création, dans la ligne de l'Incarnation, dans la ligne de la Rédemption. Elle est en pleine harmonie avec toutes les grandes œuvres de Dieu et l'on peut dire, — non pas que l'esprit humain réfléchissant à tout cela aurait été capable de l'inventer ou de la désirer, car elle reste au-dessus des prises de notre intelligence bornée, — mais que, Jésus l'ayant instituée, cette même intelligence, si bornée qu'elle soit, y trouve de si magnifiques convenances qu'il semble qu'il manquerait quelque chose à la sublime épopée de l'Evangile, si l'Eucharistie n'y était point !

* *

Concluons donc cette longue méditation par un acte d'amour pour Jésus-Eucharistie. Oui, Jésus avait aimé les symboles, il les avait chargés de sens pour nous, et c'est pourquoi l'Eucharistie, chef-d'œuvre de son Cœur aimant, sera le plus saisissant des symboles. Mais elle ne sera pas une image nue et vide, elle contiendra sa chair et son sang, vraiment, réellement et substantiellement, — selon les termes du Concile de Trente, — sous les espèces ou apparences du pain et du vin. Et elle s'offrira à notre amour, elle deviendra notre rendez-vous avec le Cœur sacré du Sauveur. Elle sera, comme nous le disions tout à l'heure, le *test*, c'est-à-dire la marque, le moyen, le sceau de notre amour pour lui. Le chrétien qui ne communiera pas ne sera pas un chrétien intégral, il ne sera pas un chrétien logique et conséquent avec lui-même, il ne sera pas un chrétien complet. Il pourra bien avoir un reste de foi, mais il lui manquera le couronnement indispensable de la foi ; il lui manquera l'amour tel que Jésus le veut et l'attend de lui, et non seulement il péchera contre l'amour divin, ce qui est infiniment grave, mais il péchera contre son âme, contre son bonheur, contre la loi même de sa vie éternelle, puisque Jésus l'a déclaré en propres termes : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous ! »

Devant vous, m. f., en cette semaine pascale, se pose le dilemme essentiel : — ou venir à la vie, en venant à la Table du banquet sacré, où Jésus vous invite et vous attend et où l'Eglise vous fait une obligation de vous présenter, le cœur tout débordant d'amour, — ou rester dans les ténèbres spirituelles de la mort et du péché !... Pour vous tous qui m'écoutez, je suis sûr que votre choix est fait. La terre est assombrie par la décadence des puissances spirituelles. Nous ne sortirons de cette nuit atroce que par un retour à la lumière de l'Evangile, c'est-à-dire par un retour à cette Eucharistie qui a déjà, une fois, aux origines de l'Europe, fait reculer la barbarie, et qui reste capable de la faire reculer encore. Ainsi soit-il.

XI

LA PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

Mes frères,

L'usage de l'Eglise, un usage vénérable entre tous, demande que nous passions quelques instants, ce soir, à méditer ensemble sur les souffrances de N.-S. Jésus-Christ. Ce jour est l'anniversaire annuel de sa mort sur la Croix. Nous en avons dit déjà, au cours de ces instructions, le sens philosophique et théologique. Cette mort fut un sacrifice, l'unique sacrifice expiatoire de l'unique Grand-Prêtre et de l'unique Médiateur entre Dieu et les hommes. C'est d'elle que découlent tous les trésors de la grâce dans nos âmes. Tous les sacrements, y compris le plus beau et le plus riche d'entre eux, celui de l'Eucharistie, reçoivent de là leur efficacité et leur puissance sanctificatrice. Le sacrifice quotidien de la messe n'en est que la reproduction, voulue par le Christ, sous une forme non sanglante.

Mais, tout en gardant présentes à l'esprit ces vérités dogmatiques essentielles, il nous faut contempler les détails de cette liturgie formidable et tragique. Il nous faut, au moins une fois l'an, arrêter nos regards, si souvent distraits par des objets ou vulgaires ou indignes, sur ce que l'histoire connaît de plus grand, de plus beau, de plus instructif, je veux dire sur les péripéties de la Passion du Sauveur.

C'est ici qu'il faut venir apprendre à estimer notre Dieu et notre humaine nature dans leur vérité profonde. C'est ici, c'est au Calvaire que nous pourrons voir l'éternel humain dans ce qu'il comporte de lâcheté, de cruauté, de bassesse, de malice et d'injustice, puisqu'il s'est trouvé des hommes assez ingrats, assez perfides, assez barbares pour calomnier, pour condamner, pour torturer, pour supplicier Celui qui était la bonté et l'innocence même.

Et c'est ici également, c'est au Calvaire, c'est au pied de la Croix, que nous pourrons apprécier dans toute son étendue l'amour de Jésus pour nos âmes, puisque ce drame n'a d'autre explication, d'autre raison que son amour pour nous, le désir ou plutôt la volonté héroïque de nous sauver, de nous arracher à notre déchéance, à notre misère spirituelle, à la haine du démon et à la justice de Dieu, et qu'il a embrassé pour cela les plus horribles tourments.

Chrétiens mes frères, venez donc, approchez-vous avec respect, avec une amoureuse compassion de ce spectacle sublime et sanglant. Venez auprès de Jésus, pour y voir votre histoire, pour y retrouver vos fautes, pour y rencontrer votre salut. N'oubliez pas qu'il désire que nous pleurions sur nous-mêmes et sur nos péchés, avant de pleurer sur lui. N'oubliez pas que ce serait vanité que de nous sentir émus par tant de souffrances si noblement supportées, si nous n'étions pas disposés à détester en nous-mêmes la cause mystique et réelle de ces mêmes souffrances, c'est-à-dire tous nos manquements, toutes nos défaillances morales.

C'est dans cet esprit, le seul qui soit vraiment chrétien, le seul qui ait une portée religieuse, que nous allons méditer la Passion de notre Sauveur, et, pour la mieux considérer nous en ferons trois parties : 1° l'Agonie au Jardin des Oliviers, — 2° le Jugement devant Caïphe et Pilate, avec les scènes de la Flagellation et du Couronnement d'épines qui l'accompagnent, — 3° enfin le Crucifiement et la mort. *O Crux, ave, spes unica !*

I. — *L'Agonie*

Chez les Juifs, on comptait les jours à partir du coucher du soleil jusqu'au lendemain à la même heure. Il suit de là que l'institution eucharistique, située par nous, dans notre manière actuelle de délimiter les jours, au soir du Jeudi Saint, se déroula, selon l'usage juif, au début du Vendredi Saint, si bien que l'Eucharistie, l'agonie, les procès juif et romain, la crucifixion et la mort, la mise au tombeau elle-même se produisirent en une seule et même journée, la plus mémorable assurément de toute l'histoire humaine.

De l'institution de son Sacrement d'amour, Jésus passa sans intervalle à sa Passion cruelle. Mais il voulut se donner le temps de la prière angoissée, au jardin de Gethsémani, qui avait été, antérieurement, l'un de ses refuges de prédilection et le lieu même où il avait enseigné le *Notre Père* à ses disciples.

En sortant du Cénacle, sachant que le traître Judas viendra l'y trouver, à l'heure marquée par son Père éternel, il se rend avec les disciples restés fidèles dans ce jardin sacré. C'était dans un jardin, celui de l'Eden primitif, que le sort du genre humain avait été décidé par la désobéissance de nos premiers parents ; ce sera dans un autre jardin, planté d'oliviers, ces emblèmes de la paix, que sera signée la paix entre le Souverain Justicier et les coupables que nous étions devenus. Et l'instrument de cette paix, ce sera la souffrance expiatoire de Jésus.

Tel est le sens de toute la Passion, tel est en particulier le sens de l'Agonie qui en fut la préface extraordinaire.

L'heure est venue où Jésus donne à la souffrance tout pouvoir sur lui-même, non pas encore à la souffrance du dehors, à celle qui devait lui venir de la main des bourreaux, mais à la souffrance du dedans, à celle qui lui venait de la seule contemplation du poids écrasant des péchés qu'il allait prendre sur ses divines épaules.

« Alors, nous disent les Evangiles, Jésus vint avec ses disciples dans un jardin appelé Gethsémani, et il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Demeurez ici, pendant que j'irai là-bas pour prier. » Et prenant avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, il commença tout à coup à éprouver de la tristesse et de l'angoisse. Et il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ! Restez ici et veillez avec moi ! » Puis, s'écartant environ d'un jet de pierre, il tomba la face contre terre, priant et répétant : « Mon Père, s'il est possible, *que ce calice s'éloigne de moi !...* »

Qu'avons-nous entendu ? Dans quelle histoire humaine trouvons-nous de pareils accents ? De quel calice mystérieux et invisible parle-t-il donc ?

Eh quoi ! ô Jésus, c'est vous qui reculez devant cette vision d'épouvante ! Vous qui êtes si grand, si fort, si généreux, vous qui lisez dans les cœurs et dans l'avenir, vous qui savez tout et qui pouvez tout ! Qui vous retient en face de ce calice ? qui vous oblige à le boire ? qui vous empêche de le fuir, pendant qu'il en est temps encore ? La nuit recouvre le monde. Vous n'avez que quelques pas à faire, en dehors de ce lieu connu de Judas, et vous serez sauvé de la mort affreuse qui vous attend !... Mais non, ce qui vous enchaîne ici c'est l'amour : l'amour de Dieu d'abord qui est votre loi unique, la règle absolue de vos choix, de vos décisions, de votre volonté, de toute votre vie, et l'amour de vos misérables frères, les hommes, qui s'apprêtent à vous mettre à mort !

Mais est-ce donc la mort imminente, la mort atroce de la crucifixion qui vous fait trembler ? N'êtes-vous plus celui qui a dit : « Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps ! » Qu'y a-t-il donc dans ce calice invisible, qu'y a-t-il de si effrayant, de si répugnant, de si contraire à votre nature admirablement pure, pour que, dans un mouvement d'irrésistible dégoût, vos lèvres divines s'en détournent et laissent échapper cette supplication capable d'émouvoir les rochers eux-mêmes : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! »

Comment ne pas comprendre le sens profond de cette prière étonnante, quand on connaît votre vie, quand on a lu votre Evangile, quand on se rappelle la signification de toute votre doctrine, quand on se souvient de ce que vous disiez à tous, en commençant votre sublime prédication : « Faites pénitence, car le règne de Dieu est proche ! »

Oui, m. f., ce calice contient tous nos péchés, toutes les infamies des hommes. Tout se passe ici dans la région de l'âme. Il n'y a encore, à Gethsémani, aux côtés de Jésus, ni bourreaux, ni instruments de torture, ni symboles de mort. La lutte intime de Jésus se déroule dans la solitude calme et sereine d'une belle nuit de printemps, sous des oliviers baignés de clarté lunaire. Et c'est en contraste frappant avec cette paix des choses que se déroule ce combat suprême de Jésus contre d'invisibles adversaires. Et pourtant ce combat est si terrible que tout le corps du Sauveur en est remué, et que la mort même viendrait l'enlever au monde s'il ne retenait la vie dans ses veines d'où s'échappe une sueur de sang. C'est lui-même qui nous le dit par ces mots, qu'il faut prendre au sens littéral : « Mon âme est triste jusqu'à en mourir ! »

Mais que voit-il donc ? Quels assauts d'enfer se produisent contre lui ?... Certes, c'est pour nous une grande témérité que d'essayer de percer ce mystère ; mais puisqu'il s'agit ici d'un Dieu, nous sommes bien sûrs de ne pas nous tromper en mettant dans cette agonie l'immensité d'une vision digne d'un Dieu. Comme on comprend bien ici le dogme catholique de l'universalité de l'expiation et de la rédemption ! Ce calice d'horreur, ce serait donc toute la noirceur humaine, toute la lie des siècles, toute la boue des consciences, toute cette vase nauséabonde et infecte du marécage des cœurs humains, toute la laideur des péchés qui ont offensé le regard de Dieu sur notre infortunée planète. Cette vision, aucun Dante ne pourra jamais la décrire ; elle n'a été aperçue que de Jésus. Elle s'étend de la faute du premier Adam, jusqu'à la révolte dernière de l'Antechrist, qui amènera la fin de notre globe. Ce n'est qu'en prenant cette forme que la vision terrifiée du Christ est à la mesure, et pour ainsi dire, à la taille de sa grandeur surhumaine, qu'elle revêt une ampleur « mondiale » et « totalitaire ». En ce sens, l'heure de l'Agonie au jardin de Gethsémani est cette heure douloureuse et glorieuse à la fois que Jésus a comparée lui-même à un enfantement : c'est « l'enfantement d'un monde ». Il fallait cela pour sauver le genre humain. Il y avait dans cette tâche des aspects terrifiants. Il le faut bien pour que Jésus ait prononcé cette prière qui nous surprend : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! »

Etre revêtu devant Dieu de l'ignominie d'un univers, ne fût-ce que par procuration, devenir ainsi, ne fût-ce qu'une heure, un objet de réprobation pour le Père et le « bouc émissaire » de l'humanité, accepter sur soi le fardeau de tous les crimes, de toutes les hontes, de toutes les scélératesses, de tous les blasphèmes qui méritent l'enfer, sentir en quelque sorte le souffle de cet enfer passer sur soi : voilà de quoi jeter la grande âme de Jésus dans un océan d'effroi et de répulsion !

Mystérieuse angoisse de mon Sauveur, puissé-je te comprendre, pour avoir quelque idée de la laideur du péché, puisqu'il arrache à mon Maître de tels accents et lui inflige de telles tortures ! Car enfin, m. f., il ne faut pas nous faire d'illusion. Ce sont

bien nos péchés seuls qui tourmentent, en cette heure préliminaire, la grande âme de notre Pontife, Jésus-Christ. Si nous ne l'avions vu souffrir que sous la main brutale des soldats, ses bourreaux, dans la scène de la flagellation, dans celle du couronnement d'épines, ou dans la mise en croix et les affreux supplices qui allaient en être la suite, et si l'on venait nous dire que ce sont nos péchés qui le font souffrir, nous le croirions sans doute, sur la foi de nos Saintes Ecritures, mais nous aurions peine peut-être à nous défendre contre un soupçon d'exagération mystique et d'interprétation arbitraire ! Mais là, au jardin des Oliviers, alors que l'amour seul retient Jésus, alors qu'il pourrait si aisément s'enfuir, se dérober, se rendre introuvable, et alors que nous le voyons soumis volontairement à de si effroyables combats contre lui-même, comment pourrions-nous douter que c'est nous qui avons été ses vrais bourreaux, que c'est pour nous seuls qu'il va être immolé, que nos seuls péchés arrachent de ses membres cette effrayante sueur de sang, qui est un phénomène si rare dans la physiologie des hommes et qui implique un ébranlement si étonnant de tout l'être corporel ?

C'est donc ici qu'il nous convient de gémir au-dedans de nous-mêmes, de déplorer nos défaillances intimes, de les détester de tout notre cœur, de remuer nos consciences jusqu'au fond. Prenons donc la résolution de ne plus offenser un tel ami, un tel frère, un tel maître, un tel sauveur, et si nous avons encore quelque pitié et quelque tendresse en nos âmes, demandons pardon à Jésus des souffrances que nous lui avons infligées. Imitons surtout le courage avec lequel il dit, malgré l'horrible amertume du calice qui lui est offert : « Que votre volonté soit faite et non la mienne ! » Cette formule : « Que votre volonté soit faite ! » il l'avait introduite dans le *Notre Père*, cette sublime prière, instituée au lieu même de sa future agonie. Elle est le résumé de l'Evangile, l'abrégé de toute sainteté et de toute perfection chrétienne. Nous n'avons et ne pouvons avoir ici-bas qu'une règle et une loi, qui est de « faire partout et toujours la volonté de Dieu ! »

Ainsi, au milieu de toutes nos épreuves, même les plus dures et les plus pénibles à la nature, aimons à répéter avec notre Maître : « Que votre volonté soit faite et non la mienne ! » Acceptons nos épreuves comme des moyens d'expier nos fautes et de nous faire ressembler davantage à la divine Victime en agonie pour nos péchés. Oui, demandons à Dieu l'esprit de pénitence et l'esprit de mortification, en redisant, avant de passer à notre second tableau : *O Crux, ave, spes unica !*

II. — *Le Jugement*

En se relevant de son effrayante agonie, Jésus avait retrouvé tout son courage, toute sa volonté de sacrifice et de don de lui-même. Il avait accepté le *calice* de la souffrance, et il allait éprouver en effet la souffrance sous toutes ses formes et avec toutes ses extrémités. Sa Passion devait être la véritable épopée de la souffrance et présenter toutes les variétés de torture corporelle et morale. De même que, dans son corps, il n'y aurait pas une fibre oubliée et qu'il allait être tourmenté dans ses mains et ses pieds, dans sa tête sacrée, dans toute sa chair labourée par les fouets, de même, dans son âme, il n'y aura pas un sentiment qui ne soit atteint et meurtri. — Il sera frappé dans ses amitiés par l'ignoble trahison de Judas, par la désertion des apôtres, par le reniement de Pierre. — Il sera frappé dans son honneur de Prophète divin par l'accusation de blasphème, par la condamnation des plus hauts juges de sa nation, par les sarcasmes grossiers des valets. — Il sera mortellement blessé dans son amour des humbles, l'une des plus hautes pensées de sa vie, qu'il avait si bien exprimée en disant : « J'ai pitié de la foule ! *Misereor super turbam !* » par l'étonnante ingratitude de son peuple, qui ne répondra à sa touchante pitié et à tous ses bienfaits que par des cris de mort : « Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! » — Il sera frappé dans son amour de la justice par la lâcheté du juge romain, qui n'aura pas le moindre doute sur son innocence mais se laissera arracher quand même une condamnation capitale. — Il sera enfin et surtout frappé dans son amour de son Père par cette mystérieuse et poignante impression de délaissement qui avait été prophétisée mille ans à l'avance par le psalmiste royal dans le psaume 21^{e}, et que Jésus traduira, en murmurant tout haut, sur la croix, le premier verset de ce psaume prophétique : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

Ainsi, de quelque côté que l'on se tourne, d'un bout à l'autre de cette tragédie, l'on ne voit que des humiliations, des outrages, des injures, des tourments, une amertume sans nom, un acharnement féroce de la part des hommes, une patience surhumaine de la part de la sainte Victime, un contraste prodigieux entre l'inlassable amour d'un Dieu et l'infatigable cruauté de ses créatures.

Mais ce qu'il nous importe surtout de bien remarquer, c'est le caractère *volontaire* de toutes ces souffrances et de toutes ces abjections subies par le Christ. Déjà, nous avons observé ce qu'il y avait de merveilleux dans cette force d'âme qui le retenait au jardin de Gethsémani, au rendez-vous de la trahison, alors qu'il lui était si facile, par un simple déplacement de quelques minutes de marche, de se dérober dans la nuit, de tromper les affreux calculs de Judas et de ceux qui le payaient, et d'échapper à la mort épouvantable qui l'attendait. Mais la même volonté de subir la mort, d'accomplir le suprême sacrifice, se révèle à tout instant dans la suite du drame. Cette volonté, c'est la condition même de notre salut. « Personne ne peut me prendre ma vie, avait dit Jésus, mais je la donne de moi-même, car j'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre. Tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père ! » (Jo., x, 18). Cela seul suffirait à établir une différence essentielle entre nos épreuves à nous et celles de Jésus. Sans doute, à la suite du Maître, un grand nombre de héros religieux — ceux que nous appelons les saints — ont su accepter la souffrance, s'infliger à eux-mêmes des pénitences qui parfois effraient notre mollesse. Mais, d'une part, ils n'ont fait qu'imiter leur Sauveur, et d'autre part, ils ne disposaient pas librement des événements comme il l'avait fait, et en troisième lieu, leurs mortifications ne pouvaient avoir de mérite que dans la croix de Jésus.

Du jardin de Gethsémani, le Christ avait été amené, bien garrotté, au palais du grand-prêtre honoraire, Anne, le beau-père de Caïphe. Déjà, au moment de son arrestation, il avait montré qu'il était en son pouvoir d'échapper à ses persécuteurs, s'il l'avait voulu. Il était entouré d'une telle auréole de grandeur et de puissance, qu'à son seul aspect la première ligne de ses assaillants était tombée à la renverse, et que Pierre, enthousiasmé, avait tiré l'épée pour en frapper Malchus, un valet du grand-prêtre. Mais, sur l'ordre de Jésus, il avait dû la remettre au

fourreau : « Le calice que m'a donné mon Père, est-ce que je ne dois pas le boire ? avait-il dit ; ou bien t'imagines-tu que je ne puis recourir à mon Père, qui m'enverrait immédiatement plus de douze légions d'anges ? Mais comment donc s'accompliraient les Ecritures qui annoncent qu'il doit en être ainsi ? » C'était donc les yeux fixés constamment sur les divins oracles, c'est-à-dire sur la volonté de son Père, que Jésus allait à son sacrifice.

De nouveau, devant Anne, puis devant Caïphe, rien n'était plus facile à Jésus que d'esquiver une condamnation à mort. Tout le monde sait que le Sanhédrin était divisé en deux partis qui se détestaient à plus d'un titre, les Sadducéens et les Pharisiens. Trente ans plus tard, S. Paul saura bien tirer parti de cette division pour mettre aux prises ses juges les uns contre les autres. Jésus pouvait faire de même. Mieux encore, il pouvait mettre en jeu sa merveilleuse sagesse, son éloquence irrésistible. A douze ans, il avait étonné et ravi d'admiration les docteurs du Temple, dont certains siégeaient sans doute encore à cette heure de son jugement. Qui croira qu'il n'y avait pas en lui des ressources suffisantes d'intelligence et de haute pensée religieuse pour gagner, jusque dans cette assemblée d'hommes butés contre lui, une majorité sinon d'adhérents, du moins de juges hésitants et de consciences troublées, de quoi éviter une sentence capitale ? Mais non ; Jésus se tait. Il ne répondra que sur la question décisive : « *Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Fils du Dieu béni ?* » C'était sur cette question-là, — la seule au fond qui importât au monde, la seule qu'une telle mort, si ignominieuse, si douloureuse, si révélatrice apparemment d'impuissance dans la victime, aurait pu laisser dangereusement en suspens, — qu'il avait choisi précisément de mourir, en sorte que ce serait sur l'affirmation de sa souveraineté divine qu'il serait condamné à subir l'humiliation la plus déconcertante. Et c'est pourquoi, comme s'il voulait d'avance affermir la foi de ses disciples et leur prouver que sa défaite passagère n'était que la préface de sa victoire décisive, il répondit à Caïphe, sur le ton le plus assuré : « *Je le suis !* Et même vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance divine et venant sur les nuées du ciel !... » Ce qui voulait dire : « Oui, je suis bien le Fils de Dieu, malgré ce qui va se passer et qui a été prédit de moi, il y a bien des siècles. Et vous verrez un jour que je n'ai pas menti, car si vous me jugez aujourd'hui, c'est moi qui vous jugerai, siégeant à la droite du Père, lors du jugement dernier des vivants et des morts ! »

Passons rapidement sur l'indignation plus ou moins sincère de Caïphe et des sanhédrites, sur les outrages des valets, sur les faiblesses de Pierre devant les questions d'une servante, sur le désespoir de Judas, et venons-en tout de suite au procès devant le gouverneur romain.

Ici encore, il eût été facile à Jésus d'échapper à ses adversaires. Pilate, dont le nom est devenu synonyme de juge sans courage, n'était pourtant pas un soldat lâche. Il est connu dans l'histoire comme un gouverneur hautain et dur, rapace et sans pitié. Son épouse avait été, on ne sait par quelle voie, gagnée en faveur de l'accusé. Il se méfiait des notables juifs et méprisait leurs griefs absurdes. Il ne voyait en tout cela que superstition vaine, jalousie inavouable, querelles indignes de la justice romaine. Il aurait sûrement suffi de quelques mots très simples, de quelques affirmations très nettes et très droites, de la part de Jésus, pour rappeler à ce haut et puissant magistrat la majesté de son devoir, le prendre par sa fierté très ombrageuse, convaincre de mensonge les accusateurs et les faire repousser au besoin par la force militaire. Cela s'était vu plus d'une fois et se verrait encore dans l'histoire de la colonisation romaine.

Mais Jésus ne dit pas un mot, ne fit pas un geste, ne tenta pas un effort dans le sens que nous venons de dire. Il laissa le gouverneur romain se débattre sans lui apporter le moindre secours, sans lui ouvrir la moindre possibilité de solution libérale. Il avait devant les yeux l'image de la croix, l'horrible supplice réservé aux esclaves et aux sujets étrangers de la puissance romaine. Cette croix, elle avait été prédite, mille ans d'avance, et avant que Rome fût fondée, en ces termes incompréhensibles à celui-là même qui les avait tracés, le roi David : « *Ils ont percé mes mains et mes pieds et l'on pourrait compter tous mes os !* » Etonnante allusion à un genre de supplice qui n'avait jamais été pratiqué chez les Juifs et dont Rome aurait, en quelque sorte, l'affreux monopole ! Et cette croix, prophétisée par David, Jésus la désire pour nous, il la recherche pour notre salut et elle lui sera donnée, personne ne la lui ravira !

Ainsi, constamment, nous sommes ramenés à la même pensée : c'est Jésus, en apparence vaincu, en apparence passif et silencieux, c'est Jésus qui conduit les événements, sans enlever du reste la moindre parcelle de responsabilité à ses divers ennemis. Chacun d'eux suit la voie de ses passions ou de ses préjugés ou de ses entraînements de l'heure, ou les pentes secrètes de son caractère et de ses routines d'esprit ou de ses aveuglements. Mais tout a été prévu, prédit, réglé et décrété d'avance par Dieu seul, maître des événements, et tout est aperçu, compris, accepté, embrassé librement par le divin Médiateur entre Dieu et les hommes. Il ne saurait s'agir ici d'une simple erreur judiciaire, si dramatique qu'elle soit, ni d'une parodie de justice humaine, ni d'un fait-divers de l'histoire de notre race, ni d'une manifestation de cette terrible déviation de l'esprit qui se nomme « la haine théologique, *odium theologicum,* » un nom commode pour couvrir la raison d'Etat ou l'ambition d'une secte dominante. Du côté humain, sans doute, il y a un peu de tout cela ; mais du côté de Jésus, il n'y a qu'une splendide volonté d'immolation pour la rédemption des hommes et l'expiation de nos péchés.

Quiconque oublie ce point de vue se condamne à ne rien voir en tout ce drame, à n'y rien comprendre, à en méconnaître totalement et la signification et la portée sublimes.

De ce point de vue au contraire, tout s'explique et prend une valeur morale et religieuse supérieure à tout ce que l'esprit humain pouvait concevoir. Même des épisodes affreux, — tels que la flagellation et le couronnement d'épines, qui peuvent à première vue apparaître comme d'ignobles aggravations du supplice du Christ, alors que, dans la pensée de Pilate, ils devaient en être la substitution, c'est-à-dire une façon d'apitoyer les ennemis de Jésus, de leur enlever leur proie, de sauver du moins la vie de leur victime, — ne prennent leur place légitime dans cette succession d'horreurs que comme tombant eux aussi sous l'annonce des saintes prophéties du passé et sous la volonté de souffrir du Christ-Jésus !

Arrêtons-nous de nouveau sur ce spectacle émou-

vant de Jésus entre les mains des soldats, recevant sur son front le diadème de Roi du monde, formé de longues et pénétrantes épines, qui entrent dans sa chair et font couler son sang divin sur ses joues... Les évangélistes ont su raconter tout cela sans un frémissement d'indignation, sans un sursaut de colère contre les monstrueux bourreaux, parce qu'ils savaient voir tout cela en Dieu seul. Mais nous n'avons pas ou nous n'avons plus leur admirable sérénité, nous ne pouvons nous empêcher de détester tout haut cette cruauté humaine, cette malice infernale, où la méchanceté de la brute semble se joindre à la haine du démon, où le sarcasme et la dérision s'unissent à la passion de faire souffrir. La flagellation du moins avait été un supplice commandé, mais le couronnement d'épines ne fut qu'une grosse farce spontanée de soldats, une sanglante plaisanterie de jeunes hommes restés barbares sous la rude discipline militaire de Rome.

Le voyez-vous, m. f., notre Sauveur ? Il est assis sur un trône dérisoire, sur un escabeau grossier, et entouré d'une soldatesque qui le frappe et l'insulte. C'est comme un renouvellement de la scène des outrages par les valets du Sanhédrin. Ce visage auguste, tout rayonnant de la clarté du génie et de la bonté, est souillé par les crachats et le sang. Ce front si pur est déchiré par les épines et tristement courbé vers les malheureux qui se moquent et blasphèment. Ces mains enchaînées et défaillantes retiennent un sceptre ridicule qu'on leur a imposé. Les bourreaux s'en saisissent pour en frapper sa tête couronnée d'un buisson sanglant, et pliant, par comédie, le genou devant lui, ils le saluent avec une lourde et épaisse ironie, en disant : « Salut, roi des Juifs ! » Et pendant ce temps, il se tait ! Il se tait encore, il se tait toujours ! Ah ! c'est alors qu'il peut dire vraiment avec le prophète Isaïe (L, 6) :

« J'ai livré mon dos à ceux qui me frappaient,
Et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe ;
Je n'ai pas dérobé mon visage
Aux outrages et aux crachats. »

C'est bien à lui, et à lui seul, que s'appliquent ces autres paroles du même prophète :

« Beaucoup ont été dans la stupeur en le voyant,
Tant il était défiguré, son aspect n'étant plus celui d'un homme,
Ni son visage celui des enfants des hommes...
Il était méprisé et abandonné des hommes,
Homme de douleurs et connaissant la souffrance,
On le maltraite et il se soumet à la souffrance,
Il n'ouvre pas la bouche ;
Semblable à l'agneau qu'on mène à la tuerie,
Et à la brebis muette devant ceux qui la tondent,
Il n'ouvre pas la bouche !

Devant la Victime volontaire qui s'offre pour nos fautes, rétractons de nouveau en nous-mêmes la cause mystique de tant de souffrances et redisons de tout notre cœur : *O Crux, ave !...*

III. — *Le crucifiement et la mort*

C'était la coutume, chez les Romains, que les condamnés devaient porter eux-mêmes l'instrument de leur supplice, jusqu'au lieu désigné pour l'exécution. Sur un ordre du gouverneur, la croix fut donc imposée aux épaules meurtries du Sauveur. Ainsi devait se réaliser cette allusion si nette que Jésus avait faite au mode futur de sa mort, quand il avait dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix tous les jours et qu'il me suive ! »

Prendre sa croix, cela est devenu l'une des règles de la vie chrétienne. Prendre sa croix, c'est embrasser avec Jésus et à la suite de Jésus les lourds et monotones devoirs que nous impose l'existence terrestre. La croix de Jésus a résolu le problème insoluble de la souffrance, en la sanctifiant, en la consacrant, en l'élevant à la hauteur d'un rite religieux, en lui conférant une valeur expiatoire, en l'associant à la souffrance rédemptrice du Christ. C'est ce qui fait, en dehors de la signification théologique de la mort de Jésus, l'importance morale de cette mort, la contagion d'exemple qui s'en dégage, la puissance d'utilisation qu'elle apporte à toute une part de notre vie ici-bas, justement la plus pénible et la plus dénuée de valeur en apparence. Quand nous ne pouvons plus agir, ou même dans le temps de notre action, nous pouvons encore ou en outre souffrir. Et s'il nous semble que nous valons davantage en agissant qu'en subissant, c'est de notre part pure illusion, car tout ne peut avoir de valeur qu'en Dieu et devant Dieu, et la croix du Christ a eu, finalement, plus d'influence sur notre salut que tout le reste de sa vie agissante. Il n'a jamais agi plus puissamment sur les destinées du monde, qu'à l'heure qu'il avait toujours appelée son Heure à lui, c'est-à-dire celle où il cessait extérieurement d'agir pour n'être plus qu'une victime. Il faut plus d'énergie pour bien supporter la douleur que pour s'élancer dans l'action, parce que cela est moins dans le sens de notre nature et que nous avons davantage à nous vaincre et à obéir à Dieu seul.

C'est sans doute pour nous apprendre à associer nos souffrances aux siennes que Jésus a voulu, lui, le Dieu de force et de puissance, être aidé sur la route du Calvaire, comme s'il ne pouvait plus porter seul son écrasant fardeau, par un obscur paysan, nommé Simon le Cyrénéen. Le simple service rendu par cet homme, d'abord, semble-t-il, par pure contrainte, puis par compassion et par amour, a suffi pour immortaliser le nom de ce modeste travailleur. Il est devenu le modèle des âmes fidèles, soucieuses de porter, elles aussi, un peu de la croix du Sauveur. Notre époque a plus besoin que les autres d'une telle leçon, parce qu'elle s'est donné plus que les autres comme objectif le confort que nous appelons non sans orgueil « moderne », la fuite de toute contrainte, de toute incommodité, de tout effort gênant, — ce qui du reste ne lui a pas très bien réussi, à en juger par la malédiction qui s'acharne sur une société éprise de progrès et condamnée au perpétuel effroi des destructions et des immolations sanglantes de la guerre !

Mais voici que Jésus atteint le Golgotha. Tout est prêt pour le sacrifice suprême. L'autel sera le bois de la croix, déjà marqué du sang de la divine Victime. Jésus est dépouillé de ses vêtements, qu'on lui arrache avec brutalité, en rouvrant ainsi toutes les plaies de la flagellation. Parce qu'il est prêtre souverain, en cette liturgie formidable et unique, dont les rubriques ont été prédites et décrétées par Dieu même, il n'attend point qu'on le place de force sur l'autel d'un nouveau genre qu'il a choisi. Il s'y étend de lui-même. Il s'offre spontanément aux coups de marteau qui enfoncent les clous dans ses pieds et ses mains... Alors, la souffrance monte en lui comme un flot furieux que rien n'arrête. Concevons-nous, m. f., sans frémir d'épouvante la torture qu'il éprouve quand s'enfoncent dans ses membres, aux endroits les plus délicats et les plus sensibles, les pointes acérées de l'impitoyable fer, qui viennent fixer son corps à la croix ! Nous figurons-nous cette marée

irrésistible de douleur qui vient battre le Cœur sacré du Christ, en sorte que chaque instant vient enchérir sur l'instant précédent, jusqu'à ce que soit atteinte la limite de l'endurance je ne dis pas seulement humaine, mais humano-divine, c'est-à-dire la limite extrême que nous puissions imaginer !... Ah ! nous nous plaignons parfois que nos épreuves sont trop dures, nos peines et nos misères trop insupportables. Avons-nous entendu retentir ce reproche mérité qu'adressait l'apôtre S. Paul, dans son épître aux Hébreux, aux chrétiens de son temps qui avaient déjà les mêmes objections que nous sur ce que nous appelons le problème du mal ? « Considérez donc celui qui a supporté en sa personne une si grande contradiction de la part des pécheurs, afin de ne pas vous laisser abattre par le découragement. Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang, dans votre lutte contre le péché... Et vous avez oublié l'exhortation de Dieu qui vous dit comme à ses fils : « Mon fils, ne méprise pas le châtiment du Seigneur, car le Seigneur châtie celui qu'il aime et il corrige tout fils qu'il reconnait pour sien. » (Hébr., XII, 3-7).

Voilà ce qu'il faut nous dire, en comparant nos souffrances à celles du Christ-Jésus.

Le voici enfin élevé de terre. Le monde qu'il est venu éclairer, bénir, racheter, ne veut pas même, semble-t-il, lui laisser une place pour y mourir. Le monde le rejette entre ciel et terre, comme il avait été rejeté, pour venir au monde, hors des auberges de Bethléem, dans une étable destinée aux bêtes. On dirait qu'il n'y a pas de place pour un Dieu parmi les hommes et que s'il se montre au milieu de nous, il faut se hâter de le chasser de la famille humaine !

Et pourtant, cette haine ne saurait empêcher l'œuvre de l'amour divin de s'accomplir. A peine est-elle dressée, cette croix de honte et d'horreur, qu'elle va devenir le centre cultuel de l'univers. Il avait prédit cette merveille, en disant : « Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi ! » Il parlait ainsi, remarque S. Jean qui nous rapporte ce mot dans son Evangile, « pour marquer de quelle mort il devait mourir ! » (Jo., XII, 32). Et voici que cette prophétie s'accomplit. Cette croix du Christ, instrument de torture et d'opprobre, est devenue le symbole d'une religion nouvelle, le drapeau d'une nouvelle humanité. Elle signifie que le dernier mot de la vie doit être l'amour du sacrifice, l'acceptation du devoir dans toute son étendue et toutes ses rigueurs. Elle est le point de ralliement de toutes les âmes généreuses. Elle sera le levier avec lequel Jésus soulèvera l'univers. Toute véritable civilisation découlera du Calvaire. Ces deux bras étendus du divin Crucifié sont ces deux grandes ailes dont a parlé un historien dans un passage fameux, où il déclare qu'elles sont « indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons bornés, pour le conduire, à travers la patience, la résignation et l'espérance, jusqu'à la sérénité, pour l'emporter par-delà la tempérance, la pureté et la bonté, jusqu'au dévouement et au sacrifice. » (Taine).

Désormais tout progrès religieux et moral dans l'humanité sera lié à cette croix. Toutes les fois qu'elle sera à l'honneur, l'humanité fera un pas en avant. Et toutes les fois que la civilisation sera en péril, comme de nos jours, cela viendra de ce que la croix aura été voilée aux yeux des humains, qu'ils ne la verront plus ou ne la comprendront plus.

Mais pourquoi parler seulement de civilisation ? Si grande que soit cette considération, elle demeure terrestre. Ce n'est qu'au ciel et dans l'éternité que les fruits de la croix pourront être exactement mesurés. Jésus, en se chargeant, un jour, des malédictions qui pesaient sur l'humanité, en s'offrant lui-même sur l'autel de la Croix comme une victime expiatoire, a rendu au monde les droits que le péché lui avait ravis. Il va rouvrir la Voie qui conduit au salut, c'est-à-dire au Bonheur éternel, et par sa mort il nous lègue un héritage de grâce et de vie nouvelle. Ce sang qui coule au Calvaire est donc bien le sang de la Nouvelle Alliance, le sang qui, réparti dans toutes les âmes par les canaux des sacrements et surtout par la Sainte Eucharistie, a le pouvoir de les régénérer et de les sanctifier.

Telle est la grande œuvre qui s'accomplit au Golgotha. C'est en ce sens qu'il faut y voir l'enfantement d'un monde nouveau et d'une nouvelle humanité, réconciliée avec Dieu et avec elle-même. Dès lors, nous comprenons les souffrances d'un Dieu ; le mystère s'éclaircit pour nous. L'événement qui se déroula, en ce jour du Vendredi Saint de l'an 30, domine tous les siècles et intéresse toutes les races, tous les peuples, toutes les tribus, tous les membres de la grande famille humaine, sans distinction, et les réunit tous, en dépit du préjugé du sang, en une fraternité supérieure que rien ne doit plus briser.

Cette régénération du monde se poursuit durant trois heures. C'est comme une seconde création. Jésus, suspendu à la croix, entre dans une agonie plus affreuse que celle du Jardin des Oliviers, mais il ne demande plus que le calice soit éloigné de lui. Il presse au contraire ses lèvres au bord de ce calice pour n'en rien laisser perdre, pour remplir toutes les prophéties, pour observer toutes les rubriques de son sacrifice, pour ne rien omettre de tout ce qui a été décrété par son Père pour notre salut. Il pourra dire, avant de rendre son dernier soupir : « *Tout est consommé !* » parce que tout aura été fait de ce qu'il avait à faire, parce que sa tâche sera achevée jusqu'au bout, parce que la volonté de Dieu aura été remplie sans lacune dans toute son étendue !

Nos évangiles ont consigné ses paroles suprêmes. Dans tous les temps, les hommes ont considéré comme plus notables et plus sacrées que les autres les dernières paroles d'un mourant. C'est alors, semble-t-il, que le fond de l'âme apparaît à découvert, ce fond qui reste si souvent caché à nos proches et à nous-mêmes. Si Jésus était le Fils de Dieu, c'était bien à cette heure suprême qu'il devait le montrer. Un tel titre n'est pas de ceux que l'on assume sans péril ; il faut le soutenir dans tous ses actes, dans tous ses gestes jusqu'à son dernier soupir. Jésus avait vécu, agi, parlé, enseigné, en vrai Fils de Dieu. Mais prêtons l'oreille à ses derniers accents et voyons si leur résonance est toujours la même !

Première parole : « *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.* » C'est une parole de sublime pardon, une parole d'indulgence, une parole de profonde psychologie et de miséricorde plus profonde encore.

Seconde parole, adressée au bon larron : « *Aujourd'hui, tu seras avec moi en Paradis !* » C'est une parole d'absolution, et de nouveau elle est digne d'un Dieu, car un Dieu seul dispose de la sorte des places qui sont au ciel, un Dieu seul est capable d'effacer les crimes d'un pécheur repentant.

Troisième parole, dite à Marie et à Jean : « *Voilà votre mère !... Femme, voilà votre fils !* » Parole des